U d'/of OTTAWA
39003002650785

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/rflexionsousen00laro

LA ROCHEFOUCAULD

ÉDITION PAR LOUIS LACOUR

IMPRESSION PAR D. JOUAUST

ACADÉMIE DES BIBLIOPHILES

DÉCLARATION.

« Chaque ouvrage appartient à son auteur-éditeur. La Com-
« pagnie entend dégager sa responsabilité collective des publi-
« cations de ses membres. »

(*Extrait de l'article IV des Statuts.*)

JUSTIFICATION DU TIRAGE.

Papier vergé	493	exemplaires.
Papier de Chine	15	—
Papier Whatman	15	—
Vélin.	2	—
	525	exemplaires.

N° 189

RÉFLEXIONS OU SENTENCES

ET

MAXIMES MORALES

DE

LA ROCHEFOUCAULD

ÉDITION LOUIS LACOUR

IMPRIMÉE PAR D. JOUAUST

PARIS

ACADÉMIE DES BIBLIOPHILES

M DCCC LXVIII

1868

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
1815
.A7
1868

LE DUC

DE LA ROCHEFOUCAULD

1613—1680

C'EST *sous la forme de maximes que se sont manifestés les premiers essais de toutes les littératures. A son origine, l'humanité exprimait en sentences ses idées et ses observations. Les livres saints de toutes les religions sont un tissu de préceptes de ce genre, et, sur le terrain de la sagesse populaire, les proverbes représentent ce qu'il a été possible de trouver de règles de conduite applicables aux diverses situations de la vie.*

Depuis que l'homme honore un Dieu et lui bâtit des

*temples, il a gravé autour de soi sur la pierre les pensées les plus saillantes de son code moral et religieux, et la pédagogie, pour faire pénétrer dans l'esprit de l'enfance les premières notions du juste et du bien, a toujours suivi cet exemple. Dans la famille l'*Imitation, *et dans l'école les fameux* Distiques de Caton, *ont joui durant plusieurs siècles d'une vogue incontestable, et l'on peut sans hardiesse regarder la forme dans laquelle ces deux ouvrages sont écrits comme l'inspiratrice de cette littérature qui devint à la mode au XVIIe siècle, et qui réduisit en maximes et en réflexions non-seulement la science de la vie religieuse ou civile, mais encore l'histoire, la politique et le roman.*

La Rochefoucauld était doué d'un trop grand bon sens pour suivre les faux enseignements de son époque. Maître par l'âge dans ce petit groupe d'esprits d'élite qui prit en mains le gouvernement de la république des lettres au XVIIe siècle, il contribua à le diriger vers ces idées nobles, dignes, élevées, propres à l'immortelle génération de penseurs et d'écrivains où brillèrent La Fontaine, Racine, Corneille, Molière, La Bruyère, Bossuet, Fénelon, Boileau, et tant d'autres encore.

L'homme que la louange abat se relève sous les coups de la critique. En se portant à la découverte de nos vices, le scalpel de La Rochefoucauld a fait plus pour notre élévation morale que tant de philosophes

optimistes, grands admirateurs de nos misérables progrès sociaux, n'ont fait par leurs éloges.

L'âme cède sous la cruelle observation du penseur, et ce qu'il y a de douloureux, c'est que le plus souvent il n'a eu qu'un coup d'œil à jeter pour voir l'humanité sous tant de tristes aspects.

Tandis que tout change sur la terre, l'homme seul est immuable. Rien ne ressemble plus à ses travers d'aujourd'hui que ses travers d'autrefois, si bien que le moraliste et le poëte qui ont pu une fois le peindre en traits saisissants sont immortels, qu'ils s'appellent Théophraste ou La Bruyère, Aristophane ou Molière, ou simplement La Rochefoucauld.

Le recueil des Maximes, *comparé par le sage La Fontaine au plus exact des miroirs, est le tableau vrai de l'égoïsme humain, sans passion, mais aussi sans faiblesse, avec un charme d'élégance et d'esprit qui l'a rendu populaire même parmi ceux qui contestent la fidélité de ses images. Tour à tour politique, homme d'intrigue, homme de guerre, amoureux, ou simplement ami, La Rochefoucauld a vécu des vies trop diverses pour qu'on puisse contester qu'il ait connu le monde. Ce n'est pas de lui qu'on aurait pu dire « qu'il écoute aux portes », et ceux qui ne découvrent sous sa plume que la propre image de l'auteur dans la société frondeuse où s'écoula sa jeunesse veulent bien fermer les yeux sur l'histoire de l'homme et de l'humanité.*

Notre penseur était d'ailleurs, et à beaucoup de points de vue, supérieur à ses modèles. Il a observé les mœurs en général, et nullement des mœurs en particulier, et n'a pas prétendu qu'il n'existât point d'exceptions aux règles sévères que sa longue observation lui avait dictées. Ses qualités personnelles, s'il eût voulu en faire état, l'eussent conduit à plus d'optimisme dans sa doctrine. C'est ainsi qu'en cette épreuve dernière, la mort, qu'il voyait avec raison si horrible à affronter pour la plupart d'entre nous, il demeura calme et résolu, et les souffrances dont elle fut accompagnée arrachèrent plus de larmes aux amis qui l'entouraient qu'à lui-même.

La Rochefoucauld, né le 15 *décembre* 1613, *fut élevé en Poitou près de son père, nommé en* 1619 *gouverneur de cette province. On ne connaît rien de son enfance, et l'on peut dire qu'il n'eut aucune jeunesse, dans le sens actuel de ce mot, puisqu'il se maria à quatorze ans, et qu'il commandait déjà à cette époque de sa vie, et depuis plusieurs mois, un régiment à la tête duquel il avait pris part au siége de Casal.*

Son nom alors était celui de prince de Marcillac, nom héréditaire sous lequel il fut connu pendant la plus grande partie de sa vie politique. Celle-ci est, à distance, une féerie en un bien plus grand nombre d'actes qu'elle ne dura d'années, et elle dura vingt-deux ans. Lui-même a pris soin de nous initier à ses luttes et à ses

agitations, telles qu'il s'en trouve peu de semblables dans l'histoire moderne, pourtant si troublée, de notre pays.

En chef il y prit part, et comme un chef il tomba avec une indemnité convenable pour lui — et pour sa famille, les honneurs et la richesse.

Il serait oiseux, dans cette étude, de suivre pas à pas ce duel interminable de la noblesse, tantôt unie et tantôt divisée, contre la puissance des ministres Richelieu, puis Mazarin. Le jeune prince de Marcillac s'engagea contre ces derniers avec ses pairs, et se dévoua plein d'ardeur à cette cause. On a blâmé les tergiversations de ses attachements politiques et privés pendant cette longue période de temps; nous voyons, nous, de l'unité dans sa conduite, en la jugeant d'ensemble, parce que nous voyons en lui un loyal serviteur des idées qui l'avaient enflammé. Celles-ci étaient malheureusement étroites : grouper autour du trône une oligarchie puissante pour dominer concurremment avec lui, voilà ce qu'on disait vouloir; mais sous le couvert de tels mots il s'agissait d'intérêts bien moins sérieux, et pour La Rochefoucauld notamment, le refus à la duchesse sa femme de la ridicule prérogative du tabouret fut longtemps l'un de ses principaux griefs dans sa révolte. C'était une cause mesquine et perdue d'avance, contre laquelle se liguaient à la fois l'indifférence calculée d'un grand peuple affamé de paix, le génie du ministre et la volonté de la couronne. De

part et d'autre la guerre fut chevaleresque, quoique parfois les deux partis aient fait usage de moyens violents qui sont comme la spécialité des guerres civiles : la mise à prix des consciences et l'assassinat.

Les révolutions politiques ressemblent à de solennelles loteries avec les gémonies ou le Capitole pour enjeu. Mais il n'y a qu'un Capitole, tandis que sous la forme de potences il se trouve des gémonies sur tous les chemins. Nos annales n'en fournissent que trop d'exemples. L'auteur des Maximes aurait eu certain bonheur d'éviter un funeste sort s'il fût né quelques années plus tôt. Au lieu de se contenter de l'écarter du Louvre et de Versailles, Richelieu, en un coup de tête, lui eût fait peut-être partager la fin sanglante de trop célèbres mécontents. Ce fut sous son règne, mais bien jeune, que le duc commença son apprentissage de conspirateur. Il était trop honnête homme pour réussir « dans ce métier » : — le mot est de lui. S'il a failli se faire l'assassin de Retz, l'irrésolution de caractère qu'on a blâmée en lui aurait pu s'appeler ce jour-là au moins de la sagesse et de la raison. Mais, selon nous, La Rochefoucauld ne s'est jamais voulu porter à cette extrémité : les récits du fait, lus et commentés avec soin, le montrent suffisamment, et nous ne comprenons pas comment ses partisans n'ont jamais cherché à le défendre d'une telle accusation de lâcheté. Son action est pourtant assez claire : il veut vaincre son ennemi par le

ridicule, et non point exercer contre lui la haine d'un bravo. Conduire et prendre entre les deux battants d'une porte un personnage venu pour jouer son rôle dans une cérémonie, et de ce pilori improvisé l'exposer aux brocards d'une bande de soldats ivres, le maintenir de force, le contraindre à mille contorsions de possédé jusqu'à ce que le cœur éclate sous le poids de la honte, c'est pour un philosophe une tout autre satisfaction que le vulgaire résultat d'un coup de poignard ou d'arquebuse. La vengeance par la souffrance morale est plus raffinée que celle qui tue.

Nous ne croyons pas non plus, malgré l'opinion de pas mal de biographes, que La Rochefoucauld n'ait jamais eu pour mobile, pendant toute la première partie de sa vie, pendant son existence publique, que les billevesées des sens. L'amour, qui se concilie bien avec l'état militaire tel que nous le voyons de nos jours, pendant de longues années de paix, est moins à l'aise au milieu des camps et des fatigues de la guerre, combats ou simples prises d'armes. Au XVIIe siècle on entendait déjà cette passion, et l'on n'avait pas besoin du son des trompettes ni des fantasmagories de l'appareil militaire pour en réveiller les transports. Des causes assez légitimes, au moins aux yeux d'une classe de nobles, avaient pu armer le bras de La Rochefoucauld, sans qu'il soit permis de donner

pour but à sa vaillance la réussite de ses seules intrigues féminines. On a attaché trop d'importance à de passagères galanteries, car c'est ainsi que, considérant les fautes de sa jeunesse, La Rochefoucauld nommait dans l'âge mûr ses premières amours. Mademoiselle de Hautefort, madame de Chevreuse et madame de Longueville, ont joué auprès de lui un rôle bien moins important qu'on ne l'a voulu voir, et il y a beaucoup plus de roman que d'histoire intime dans le récit des foucades de ce héros et de ces héroïnes par la plume éloquente, attendrie et prévenue de Victor Cousin.

Mademoiselle de Hautefort n'arrêta qu'un instant le jeune prince. Madame de Chevreuse le soumit par la puissance de la coquetterie. Son aînée de treize ans, elle en avait trente-sept lorsqu'elle l'entraîna dans sa défense; il se servit d'elle comme d'un instrument pour arriver jusqu'à la reine, et fut joué, — l'intrigant novice, par l'amante et par la souveraine. Il aperçut bien tard les calculs dont il avait été victime lorsqu'il écrivit : « Je ne trouvai guère plus de reconnaissance du côté de madame de Chevreuse, pour m'être perdu afin de demeurer son ami, que je venais d'en trouver dans la reine, et madame de Chevreuse oublia dans son exil aussi facilement tout ce que j'avais fait pour elle, que la reine avait oublié mes services quand elle fut en état de les récompenser. »

Sa passion pour madame de Longueville fut la plus sérieuse et la plus romanesque. Il y fut conduit, comme aux précédentes, par le besoin de conserver dans le parti de la Fronde l'importance qu'il y avait prise. Il espérait à tort que sa récompense, quand viendrait la paix, serait proportionnée à l'éclat de sa rébellion. Cette fois, l'âge secondait l'accord des sentiments. Mais tous les contemporains ne voient dans cet attachement, de la part de l'un et de l'autre, qu'une liaison politique, en vue pour lui de la grandeur et de la fortune, et pour elle de ce pouvoir occulte si fort apprécié des femmes et d'un rôle auquel l'intelligence bornée de son mari ne la conduisait pas.

Alors commence la longue odyssée (1649-1652) *à laquelle La Rochefoucauld a consacré ses* Mémoires : *combats des rues et des ruelles, celles-ci aidant celles-là. L'homme d'action éclate dans toute la grandeur de ses résolutions, avec moins d'énergie pour les accomplir que pour les concevoir, et cela par défaut de caractère; car les guerres civiles n'ont peut-être jamais compté un chef plus intrépide ni plus capable de triompher, s'il ne fallait pour cela que du courage. A l'égard de ce mérite, tout le monde confesse qu'il avait peu d'égaux. Il ne trembla jamais devant la mort, et dans trois circonstances il la vit en face avec un incroyable sang-froid. Naguère, à Mardick, tandis que ses compagnons d'armes tombaient autour de lui, un coup de*

mousquet lui fracassait l'épaule. Pendant la guerre de 1649, il s'échappa comme par miracle d'une escarmouche dans les environs de Grosbois, et rentra la gorge transpercée. Enfin, au combat de la Porte Saint-Antoine, Condé le crut perdu : frappé en pleine figure, il fut momentanément privé de l'usage de la vue, et peu s'en fallut qu'il ne la retrouvât jamais.

On ne peut qu'esquisser à grands traits tant de projets conçus, abandonnés, repris, de marches inutiles, de campagnes entamées et brusquement finies, d'anxiétés dans les veilles au milieu de traîtres latents ou déclarés. Aujourd'hui le triomphe, demain la prison, la mort peut-être. Rude et suprême école d'expérience que vingt ans de cette vie de partisan quand même! La Rochefoucauld eut la chance d'y rencontrer un véritable ami, Gourville, ce domestique que la Fortune avait cueilli un beau matin dans les communs de Verteuil pour en faire un grand seigneur avec des instincts de race. Que de chemins il aplanit à son ancien maître! de quels généreux procédés il l'entoura aux heures néfastes! De tels parvenus sont rares. Ce fut lui qui, par un avis sage, à point donné, ouvrit à La Rochefoucauld et à madame de Longueville la route de la Normandie. En vain les deux amants, peu secondés d'ailleurs, tentent-ils de soulever cette province. La mauvaise étoile du duc le rejette en Poitou, tandis que sa maîtresse fuit en Flandre. La Roche-

foucauld convoque aux funérailles de son père, plusieurs mois retardées, toute la noblesse du Poitou, et transforme cette cérémonie en une levée de soldats. Quelques semaines suffisent aux révoltés pour gagner la Guyenne et ouvrir les portes de Bordeaux à la princesse de Condé. Mais quoi! ce beau succès à son tour se change en un désastre, et La Rochefoucauld ne gagne à l'équipée que la ruine de son château de Verteuil, rasé en quelques jours sur les ordres de Mazarin. Puis ce fut le tour de l'illusion amoureuse, qui s'écroula en moins de temps que Verteuil. Dans Stenay, Longueville avait oublié son amant, et bientôt s'oubliait elle-même avec Nemours, nouveau caprice dans sa vie d'aventures.

Notre époque a découvert une vertu « l'amour dans le mariage » qui n'existait pas du temps de La Rochefoucauld, et dont son livre en particulier ne ferait pas soupçonner le charme. Une seule fois il parle de mariage, et cela en des termes peu convenables : « Il y a de bons mariages, mais il n'y en a pas de délicieux. » Cette pensée, vraiment juste sous Louis XIV, n'a point soulevé les critiques. On peut la relever comme un des plus éloquents commentaires de la vie conjugale de La Rochefoucauld. Marié à l'âge de quatorze ans à Andrée de Vivonne, « belle et riche », de laquelle il eut huit enfants, et qui fut sa compagne durant quarante années, il n'a jamais projeté sur elle un seul rayon de sa

gloire. Il semble qu'il s'applique à la laisser dans l'ombre; cette honnête personne ne figure que par son nom seul dans la galerie des femmes que fréquenta son mari. Aux épouses d'emprunt la place honorable et fêtée, et, dernier scandale, un nom dans l'histoire par la plume des plus grands écrivains! Certes c'est une chose triste que cette complète absolution du mauvais côté des passions humaines, transmise d'âge en âge au mépris des mœurs, qui font les familles vénérées et les peuples forts. Des créatures folles de leur beauté et de leur esprit se sont amusées sans vergogne de tous les liens sociaux; on les a entourées d'hommages, on les a admirées, louées, et, deux siècles après elles, des fanatiques leur pourraient élever, sans blâme du monde, des autels comme n'en trouvent jamais la sagesse ni le devoir!

Un peu d'indignation est permise en comparant à la gloire actuelle de mesdames de Chevreuse et de Longueville l'oubli profond où gît le souvenir de madame de La Rochefoucauld : c'est une injustice historique qui pèse encore aujourd'hui sur les femmes de beaucoup de personnages célèbres, et dont on les vengera sans doute quelque jour. Des tentatives du genre de celle de M. Guizot en un court récit bien connu nous conduisent à cette réhabilitation.

A compter de 1652, *La Rochefoucauld se retira du monde; désavouant son existence de Don Juan poli-*

tique et ses rêveries ambitieuses, il confessait tristement s'être rendu l'esclave d'un « mestier pour les sots et les malheureux, dont les honnestes gens et ceux qui se trouvent bien ne se doivent pas mesler. » Son remède fut la culture des lettres et des choses de l'esprit. Son temps se partageait entre Paris et le Poitou, dans l'un et dans l'autre assujetti déjà au tribut habituel des hommes de guerre vieillis, la goutte, qui devait un jour l'emporter.

Son premier soin fut de mettre en ordre et d'achever ses Mémoires, *curieux ouvrage que Bayle mettait au-dessus des* Commentaires *de César, et qui sont certainement, par le style, le meilleur ouvrage contemporain relatif à la Fronde. Il employa dix années à les écrire, et n'atteignit pas tout à fait, par leur publication, le but qu'il se proposait. On sait que la famille de Saint-Simon, entre plusieurs, les accueillit avec des protestations et une humeur qui sont cause que La Rochefoucauld ne les a jamais complétement avoués.*

Puis ce fut le tour des Maximes, *à la perfection desquelles son génie n'arriva pas d'abord. La première édition parut en* 1665, *et contenait trois cent dix-sept pensées. Il mit treize années à en augmenter le nombre de cent quatre-vingt-sept, et à refondre le livre, on peut le dire, entièrement; il avait cinquante-trois ans lorsque parut la première édition, il en avait soixante-six lorsqu'il publia la dernière.*

Les Maximes *prirent naissance comme un jeu de société entre ces femmes célèbres qui formaient l'entourage du vieux duc : les Sévigné, les Sablé, les La Fayette. C'était en pleine mode de portraits et de réflexions. Il n'était dans les ruelles personne qui n'eût fait écrire la peinture de ses goûts, de ses caprices et de ses défauts, qui n'eût formulé à l'usage de la société un certain nombre de pensées, aliment de la conversation.*

Dans des sphères différentes, et cependant avec les mêmes juges, La Rochefoucauld et Molière se rencontrèrent sur le terrain de la morale et de la vérité, l'un et l'autre s'appliquant à la satire des sottes prétentions d'un certain public. La Rochefoucauld haïssait l'affectation du style et de la conduite, et il n'est pas moins ferme que Poquelin lui-même dans ses remarques sur les puérilités mondaines de son temps.

Quoique beaucoup de plumes amicales aient collaboré aux Maximes, *l'auteur n'a pas laissé passer une seule ligne qu'il n'ait revue et étudiée avec soin, pour la rattacher comme en un faisceau au principe qui domine son œuvre, et à l'ensemble des déductions qui s'enchaînent dans ce groupe de réflexions en apparence et par instants si disparates.*

Mais quelle critique élogieuse reste-t-il à faire de ce petit livre? Tout ce que la France compte d'historiens de sa littérature s'est prononcé à peu près sans

réserve sur ce chef-d'œuvre, qui restera un des monuments de la langue en même temps qu'un trésor de pensées justes, précises, vraies, axiomes de sagesse et de conduite à méditer dans toutes les situations de la vie.

On compte des noms importants parmi les détracteurs de La Rochefoucauld. Jean-Jacques Rousseau appelait les Maximes *« un triste livre », expression presque adoptée par le duc Sosthène de La Rochefoucauld, lorsque, parlant de son illustre parent, il qualifie son œuvre « un livre triste ». Victor Cousin, si cruellement relevé depuis par Sainte-Beuve, jugeait l'homme sévèrement, tout en admirant l'écrivain. Mais Charles Nodier a surpassé tous les critiques par le jugement aussi injuste que maladroit reproduit en entier dans la suite de ces pages. Se basant sur une opinion qui n'a jamais rencontré d'écho dans la critique, il retire, au mépris de tous les récits contemporains, le titre d'auteur des* Maximes *à La Rochefoucauld. Pour le plaisir de raconter une trouvaille de bibliophile, il nie le génie du philosophe et lui conteste l'honneur d'avoir jamais écrit. Mieux que cela, suivant son détracteur, il ne savait pas l'orthographe! C'est un érudit, un compilateur d'un mérite secondaire, qui, suivant le bibliographe de l'Arsenal, doit substituer son nom à celui de La Rochefoucauld sur le titre du livre des* Maximes. *Aucune preuve à l'appui de cette attribution si singulière. Les deux écritures que confronte Nodier*

sont absolument dissemblables. Des douze ou treize maximes qu'un inconnu (et s'appelât-il Bussy ou Corbinelli, cela ne changerait rien à la question) a tracées sur les marges de l'exemplaire de Nodier, aucune n'est inédite, quoi qu'il en dise : ce sont tout simplement des pensées nouvelles relevées dans les éditions qui parurent postérieurement à 1666.

La vie humaine offre parfois des rapprochements qui sont l'œuvre d'un hasard singulier. Quatre des noms les plus saillants groupés dans cette courte notice disparurent dans la même année du monde où ils avaient tant fait parler d'eux. Madame de Longueville depuis longtemps oubliée et oublieuse de La Rochefoucauld, s'éteignit en avril 1679 *; au mois d'août, à dix jours de distance, madame de Chevreuse et Retz mouraient également, précédant au tombeau de quelques mois à peine le héros de la Fronde, leur ami et leur ennemi d'un jour, notre La Rochefoucauld.*

Il existe d'ailleurs peu de détails sur la fin de La Rochefoucauld. Madame de Sévigné n'a fait que nous entrouvrir les rideaux du lit funèbre, nous peignant l'énergie du mourant au milieu du deuil de tous ses amis.

On sait que Bossuet lui ferma les yeux, mais ce renseignement ne suffit pas pour nous instruire des sentiments véritables dans lesquels finit ce grand penseur, ce cœur ardent et dévoué.

De son mariage avec mademoiselle de Vivonne, La Rochefoucauld eut cinq filles et trois fils. L'aîné de ceux-ci seulement arriva à une véritable illustration : il eut la bonne fortune singulière de vivre complétement le contemporain de Louis XIV, qu'il précéda d'un an dans la tombe, spectateur de toutes les gloires de ce règne, et dans quelques circonstances acteur brillant, quoique dans un rôle de second ordre. Héritier des titres et dignités de sa famille, il fut pair et grand veneur de France, et se fit remarquer dans les campagnes de Flandre. Ses frères et sœurs s'éteignirent obscurément, pourvus de charges d'église, à l'exception du chevalier de Marcillac, qui se fit tuer à vingt-six ans dans la campagne de 1672.

La mort de ce fils, jointe à celle du duc de Longueville, également tombé sous les balles ennemies au passage du Rhin, furent les deuils les plus cruels éprouvés par La Rochefoucauld en sa longue carrière. On sait que ce jeune duc, écoutant en cela la voix de son cœur et l'opinion publique, honorait son vrai père dans l'auteur des Maximes.

Depuis 1672, *La Rochefoucauld ne sortit pas de la plus exacte retraite, se consacrant exclusivement, dans les courts intervalles de ses accès de goutte, aux calmes jouissances des lettres et de l'amitié.*

Nous avons quelque sujet de douter de ce que tant de personnes ont répété de sa timidité excessive, attri-

buant à cet excès de crainte puérile son refus constant d'entrer à l'Académie. Sa place était certes marquée dans la célèbre compagnie, mais il faut chercher un autre motif à son éloignement pour ce facile honneur : lui-même n'a-t-il pas dit, dans son portrait tracé dès l'année 1658, *que, s'il aimait la culture de l'esprit, néanmoins il n'était pas sensible « à la gloire qui vient de ce côté-là » ?*

Dans ce morceau d'aimable prose, ce que l'auteur des Maximes *a dit de ses goûts littéraires est la clé même de son genre de travail : « La conversation des honnêtes gens est un des plaisirs qui me touchent le plus; j'aime qu'elle soit sérieuse, et que la morale en fasse la plus grande partie; cependant, je sais la goûter aussi lorsqu'elle est enjouée, et si je ne dis pas beaucoup de petites choses pour rire, ce n'est pas du moins que je ne connaisse pas ce que valent les bagatelles bien dites, et que je ne trouve fort divertissante cette manière de badiner, où il y a certains esprits prompts et aisés qui réussissent si bien... J'aime la lecture en général; celle où il se trouve quelque chose qui peut façonner l'esprit et fortifier l'âme est celle que j'aime le plus ; surtout j'ai une extrême satisfaction à lire avec une personne d'esprit : car, de cette sorte, on réfléchit à tout moment sur ce que l'on lit, et des réflexions que l'on fait, il se forme une conversation la plus agréable du monde et la plus utile. Je juge assez*

bien des ouvrages de vers et de prose que l'on me montre, mais j'en dis peut-être mon sentiment avec un peu trop de liberté ; ce qu'il y a encore de mal en moi, c'est que j'ai quelquefois une délicatesse trop scrupuleuse et une critique trop sévère. »

*De même que nous avons jugé bon de ne point parler des ancêtres du célèbre écrivain, de même nous nous tairons sur ses descendants. Son livre, et c'est assez; il faudrait d'ailleurs un traité entier de généalogie pour suivre jusqu'à nos jours la lignée du moraliste. Son nom, qui a été revêtu depuis le XVII*e *siècle des genres d'illustration les plus divers, est encore aujourd'hui porté avec honneur, et brille en un rang distingué parmi ceux de l'ancienne aristocratie de France.*

Les écrits de La Rochefoucauld sont de plusieurs sortes; nous en distinguons quatre, dans l'ordre de leur publication : ses Mémoires, *les* Maximes, *les* Réflexions diverses, *et enfin les* Lettres.

Il existe des trois premiers des manuscrits importants et qui ont presque la valeur des originaux : c'est la famille même qui les conserve encore aujourd'hui dans le château de la Roche-Guyon. Ces manuscrits forment trois volumes in-folio reliés et un cahier broché.

Le premier volume renferme les réflexions diverses, qui sont au nombre de vingt, sous les titres suivants : De la Confiance. — De la différence des esprits. — Des

goûts de la société. — De la conversation. — Du faux. — De l'air et des manières. — Sur le faux (fin de la réflexion). — Des coquettes et des vieillards. — De l'inconstance. — De la retraite. — Des modèles de la nature et de la fortune. — De l'origine des maladies. — Du rapport des hommes avec les animaux. — De l'incertitude de la jalousie. — De l'amour et de la vie. — Des exemples. — De l'amour et de la mer. — Du vrai. Des événements de ce siècle.

Le second volume comprend : 1° *le fragment abrégé des* Mémoires *sur la Régence, donné dans toutes les éditions anciennes, et* 2° *un manuscrit des* Maximes *dont le texte semble être le premier jet, ou plutôt l'une des premières rédactions avant l'impression. Ce manuscrit, pour ce qui concerne les* Maximes, *a été malheureusement lacéré; il en manque plusieurs pages.*

Le troisième volume contient les Mémoires, *assez conformes aux éditions.*

Le cahier broché renferme la partie des Mémoires *dite de la guerre de Paris, et qui porte sur madame de Longueville l'amer jugement de condamnation que l'on connaît. Ce fragment, qui n'est pas reproduit dans le volume précédent, porte pour titre : « Mémoires de M. Vineuil, » personnage auquel, après le scandale, on a attribué les pages compromettantes, et qui pourrait bien n'avoir été qu'un prête-nom pour la vengeance de notre duc.*

Il paraît qu'il existait un quatrième volume relié, et que ce volume contenait les poésies de La Rochefoucauld : car, s'il « faisait bien en prose », il faisait aussi bien « en vers ». Malheureusement ce volume est perdu, soit qu'il ait tenté la cupidité d'un fureteur d'archives, soit qu'il ait été compris dans l'auto-da-fé des papiers du duc ordonné par lui-même au commencement de sa dernière maladie. Ce fut sur cet acte trop énergique de volonté que Bussy-Rabutin s'écria : « Il a bien fait de brûler ses papiers, si cela lui pouvait faire de l'embarras dans l'autre monde ; mais je crois que celui-ci a perdu d'agréables amusements. »

Le premier ouvrage imprimé de La Rochefoucauld avait été son Portrait *tracé par lui-même dans la « Galerie des portraits » de mademoiselle de Montpensier, en* 1658.

Ses Mémoires, *multipliés en manuscrits, parurent ensuite sous le titre de* Mémoires de M. D. L. R. sur les brigues à la mort de Louis XIII, les guerres de Paris et de Guyenne, et la guerre des princes : *Cologne,* 1662. *Un ami avait dit à La Rochefoucauld : « Si vous ne mariez pas votre fille, on la mariera malgré vous. » Une tempête de récriminations s'éleva contre le duc à l'occasion de cette publication; il en fut réduit à la nier, à protester, et à faire condamner l'auteur anonyme en plein parlement, ce qui causa au livre le tort ordinaire de ces sortes d'arrêts.*

Les Maximes *furent également publiées avec mystère, mais, il est permis de le croire, avec l'autorisation et sous les yeux de l'auteur. Nous allons indiquer successivement les cinq éditions originales :*

La première porte la date de 1665*; en voici le titre et la description :* Réflexions ou sentences et maximes morales. Paris, Cl. Barbin, 1665. *In*-12 *de* 150 *pages plus* 48 *pages préliminaires non paginées, dont une formant frontispice en face du titre* (*l'Amour de la vérité, par S. Picart*), *et à la fin* 10 *pages de table également paginées.* 317 *maximes.*

Il existe trois tirages du livre des Réflexions et Maximes *sous cette date de* 1665. *On les trouvera décrits avec grand soin dans le* Manuel du Libraire, *à l'article de La Rochefoucauld.*

2e *édition.* — Réflexions ou sentences et maximes morales, nouvelle édition. Paris, Cl. Barbin, 1666. *In*-12 *de* 118 *pages plus* 3 *pages préliminaires non paginées, dont une avec le frontispice relevé précédemment, et à la fin* 6 *pages de table non paginées.* 302 *maximes. L'exemplaire que nous avons vu est celui de Charles Nodier, vendu en* 1830, *et cité par Brunet; il appartient aujourd'hui à madame la baronne de Monpinson, qui a bien voulu nous le communiquer par l'intermédiaire de M. Alfred de Courtois, le type du bibliophile obligeant.*

3e *édition.* — *Même titre que les précédentes et*

même éditeur, 1671. *In*-12 *de* 132 *pages*, 10 *pages préliminaires et* 10 *pages pour la table.*

4e *édition.* — *Même titre :* quatrième édition, revue corrigée et augmentée depuis la troisième. Paris, Cl. Barbin, 1675. *In*-12 *de* 158 *pages préliminaires, et* 8 *pages finales non paginées.* 413 *maximes.*

Notre texte reproduit sans aucun changement la cinquième édition, parue en 1678.

Les cent sept pensées nouvelles insérées pour la première fois dans cette édition ont été réimprimées à part sous le titre suivant :

Nouvelles Réflexions ou sentences et maximes morales, seconde partie. Paris, Barbin, 1678. *In*-12 *de* 76 *pages,* 6 *pages préliminaires, et* 10 *pages de table.*

En tête de l'édition posthume de 1693, *qui est la sixième publiée par Barbin, figurent, parmi cinquante autres, les vingt-cinq maximes reproduites plus loin de la page* 207 *à la page* 211. *Ces nouvelles pensées occupent dans le volume de Barbin vingt pages non paginées.*

Les éditions publiées depuis la mort de La Rochefoucauld sont en grand nombre ; les presses de province [1], *comme celles de Paris, contribuèrent à popu-*

1. Voici la description d'une de ces éditions publiées en province après que Barbin eut laissé périmer ses premiers priviléges.

lariser le nom et l'œuvre. Malheureusement le texte ne fut guère respecté, et les éditions critiques vinrent à leur tour s'écarter comme à plaisir du plan primitif. Les moins incorrectes parmi celles-ci sont celles de La Roche, 1737; *Suard,* 1778; *Brotier*, 1789; *Fortia d'Urban,* 1796.

Il convient de mentionner les écrivains qui, de notre temps, ont rendu un pieux hommage au texte définitif de 1678 *en le reproduisant avec aussi peu de variantes que possible, ne modifiant, en quelque sorte, que l'orthographe. Ce sont Aimé-Martin, en* 1822, *et Duplessis, dans l'édition publiée par M. P. Jannet, le maître éditeur* (Bibliothèque Elzevirienne, 1853). *La mort*

L'incorrection typographique est remarquable; nous n avons besoin que d'en donner un spécimen :

Réflexions ou sentences et maximes morales. Quatrieme edition. Revëuë, corrigée et augmentée depuis la troisiéme. Lyon, P. Compagnon et R. Taillandier, 1685. In-12 de 84 p., plus 8 p. liminaires non paginées. A la suite : Seconde partie, de 20 p. plus 2 p. liminaires non paginées, et à la fin 14 p. pour la table également non paginées. A la suite du privilége du roi se trouvent textuellement les lignes suivantes sous la rubrique « *Permissions :* » « Sur la requisition de Pierre Compagnon et « Robert Taillandier, à ce qu'il leur soit permis de faire réim- « primer le livre intitulé *Nouvelles reflexions ou Sentences et* « *Maximes morales,* divisé en deux Partie, attendu que les Pri- « vileges accordée à Claude Barbin, le premier au mois de février « 1671, pour cinq années, et le second le 3 juillet 1678, pour « six années, sont expirée veu lesdits privileges. Je consent « pour le roy à la Permission requise. A Lyon le 19 juillet « 1685. Vaginay. Permis d'imprimer, ce 20 aoust 1685. Deseve. »

surprit Duplessis au milieu de son travail et ne lui permit pas de l'amener à sa dernière perfection. Toutefois son livre restera comme un modèle d'édition critique et d'érudition littéraire.

*Dix ans après, M. Édouard de Barthelemy, connu par ses recherches sur le XVII*e *siècle, a donné, sous le titre d'*Œuvres inédites [1], *un certain nombre de pièces manuscrites tirées des archives du château de La Roche-Guyon, et parmi lesquelles il a cru reconnaître le premier manuscrit des* Maximes.

Tout en nous rangeant à cette opinion, nous ne croyons pas que la découverte de 1863 *ait rien ajouté à la gloire de La Rochefoucauld. Nous n'avons retrouvé ni une variante importante, ni une pensée absolument nouvelle. Cependant il eût été regrettable que ce texte restât dans l'oubli, et la critique pourra tirer quelque fruit de son étude. Mais ce que nous louerons sans réserve dans le volume de M. É. de Barthelemy, c'est une notice d'une importance réelle où l'histoire de la vie de La Rochefoucauld a été, pour la première fois, exposée avec le développement qu'elle comporte. Les dix-huit chapitres dont se compose l'ouvrage abondent en citations et en recherches judicieu-*

1. *Œuvres inédites de La Rochefoucauld* publiées d'après les manuscrits conservés par la famille, et précédées de l'histoire de sa vie, par Édouard de Barthelemy. In-8 de 321 p. Hachette, 1863.

sement faites, et quiconque voudra désormais suivre l'existence agitée du frondeur et les jours tranquilles du moraliste devra recourir à ce consciencieux écrit.

Beaucoup d'exemplaires des Maximes *ont été annotés par des contemporains. La réunion de ces multiples observations formerait un travail plein d'intérêt. Déjà Duplessis a reproduit, dans l'édition de* 1853, *les notes manuscrites qui se trouvaient sur un exemplaire de la bibliothèque de M. de Cayrol, notes qui avaient été attribuées, à tort, par Aimé Martin, à madame de Lafayette. Nous n'avons pas eu le bonheur de mettre la main sur une étude de ce genre, ni même sur l'exemplaire de Vigneul-Marville. On sait que dans ce livre se trouvait une clé des* Maximes, *c'est-à-dire les noms des personnages auxquels La Rochefoucauld aurait fait allusion : — ce qui, par parenthèse, ne devait offrir aucun caractère de vérité. Mais voici quelques réflexions copiées sur les gardes de deux exemplaires appartenant à la bibliothèque de l'Arsenal, le premier de l'édition de* 1665, *le second de la suivante dans l'ordre plus haut relevé :*

« Cette édition est une des premières, aucune n'a été avouée de La Rochefoucauld ; mais il y a apparence qu'il étoit au moins de connivence avec ceux de ses amis qui prenoient ce soin pour sa Gloire. Le livre des *Maximes* eut une grande vogue. L'auteur avoit été l'âme du parti des Princes : lui seul guidoit Made de

Longueville, et quand elle se priva de ses conseils, elle perdit presque toute sa celebrité, elle ne fit plus que languir et se refugia enfin dans la dévotion. Le gout de l'esprit succedant ensuite chez M. de La Rochefoucauld à celui de l'intrigue, il vecut dans la société de Mad^e de La Fayette, de Mad. de Sévigné, de Segrais, etc. On seroit assés tenté de croire que le Discours sur les *Reflexions* est de celui-cy, car il abonde en citations latines et italiennes. C'étoit la mode alors. Le *Segraisiana* indique que c'étoit aussi le gout de Segrais. Mais, comme on cite icy un peu les St^s Pères, j'inclinerois à croire que ce discours est d'Esprit ou de Gomberville, ou plus probablement encore de Chevreau. »

Passons à la seconde réflexion manuscrite :

« La reputation du livre de M. de larochefoucault est bien faitte. Il est plein d'esprit, du plus subtil, du plus profond et du plus juste à de certains égards ; mais il ne faut pas prendre au pied de la lettre la morale de ces reflexions misantropiques qui finiroient par ne nous pas laisser croire plus à la vertu qu'aux sorciers et par nous faire enfin doubter de notre propre probité. »

Voici une troisième note annoncée au milieu de cette préface. Nous ne nous appliquerons pas à la critiquer plus complétement; elle porte en elle-même sa réfutation :

« Les célèbres *Maximes* connues sous le nom du Duc de La Rochefoucault sont-elles de lui ou sont-elles de Corbinelli ? Dans la première hypothèse, comment un homme dont les écrits autographes sont pleins de fautes grossières, et dont les mémoires authentiques, écrits dans un âge plus énergique,

n'offrent cependant aucune vigueur de style, a-t-il pu s'élever tout à coup à la hauteur de Tacite ? La seconde offre moins de difficulté : Corbinelli ne lisoit, n'étudioit, ne copioit que Tacite : il n'a écrit que des maximes, et tout semble prouver qu'il a écrit celles de La Rochefoucault elles-mêmes : le tour de son esprit philosophique, les traditions littéraires du temps, l'aveu enfin qu'il en a fait plusieurs fois à ses amis.

« Je n'avois aucune opinion formée sur cette question quand le hazard me fit trouver, dans l'échoppe d'un bouquiniste, le précieux volume auquel j'attache cette note. C'étoit en Franche-Comté, à la foire d'un village appelé Montmorot, où Bussy-Rabutin a été longtemps détenu, et où il paroît que Corbinelli, son collaborateur et son ami, partagea quelquefois sa retraite. Quel fut mon étonnement en trouvant les marges de ce volume chargées d'additions qui, presque toutes, ont été imprimées depuis, et dont le jet libre et hardi a toute l'originalité de l'autographe le plus avéré ? Il en est telles qui n'ont pas paru, telles qui ont subi en paroissant des modification sensibles, telles encore dont les surcharges, les retouches, les abbréviations, montrent évidemment la main du maître. Cette main n'étoit pas celle de La Rochefoucault, *qui ne savoit pas l'orthographe.* Un heureux hazard m'a procuré le *spécimen* ci-joint de l'écriture de Corbinelli, qui, bien que tracé d'une manière plus ferme et plus reposée que les notes auxquelles il servira d'objet de comparaison, me paroît décider la question sans réplique.

« Il est inutile de dire que le nom de La Rochefoucault, écrit sur le titre, n'est pas de la même plume.

CH. NODIER.

Les amis du paradoxe bibliographique peuvent, de ce point de départ, entamer une campagne. Nous ne

ferons rien pour les précéder ni pour les suivre, leur souhaitant bonne chance s'ils recueillent mieux que le ridicule. Mais cette cause ne ralliera personne, par les raisons que nous avons données plus haut, et le nom de Nodier portera seul la peine des égarements de sa fantaisie.

Assez d'admirateurs sans lui restent à La Rochefoucauld, et les siècles en engendreront d'autres pour tenir leur place en ce grand concert d'éloges où brillent les noms de Sévigné, de La Fontaine, de Voltaire, de Montesquieu, de Sainte-Beuve, après tant d'autres où nous distinguons jusqu'à Retz, — un ennemi de la veille, pour motifs suffisants.

Les Réflexions diverses, *auxquelles Sainte-Beuve tient à voir ajouter une spirituelle lettre du chevalier de Méré, égarée dans son recueil épistolaire, ont été toutes publiées : les sept premières, dans l'ordre où nous les avons citées, par Granet et Desmolets, et les autres par M. Éd. de Barthelemy, à la suite de son édition des* Maximes.

Il faudrait y joindre également le portrait de Retz écrit par La Rochefoucauld, et communiqué, en un accès d'indiscrétion, par madame de Sévigné au Cardinal.

Et puis, pour citer toutes les œuvres, il faudrait enfin compter La Princesse de Clèves, *le célèbre roman de madame de La Fayette, auquel il travailla. L'histoire*

littéraire offre peu d'exemples d'une semblable collaboration, et celle-ci paraît avoir été la première en son genre. Il en est sorti un morceau de prose d'un charme particulier par sa saveur d'esprit et sa grâce de sentiment. Ce fut, entre les deux auteurs, comme le fruit de cette union spirituelle tant vantée par les contemporains : un second Longueville venu au monde chez Barbin. Madame de La Fayette défiait la calomnie à cette heure et La Rochefoucauld la méprisait : « Ils ne sont pas en âge de faire autre chose ensemble, » écrit mademoiselle de Scudéry à Bussy; ce à quoi celui-ci répond : « Je serois fâché que ces auteurs fussent plus jeunes, car ils s'amuseroient à faire autre chose ensemble qui ne m'amuseroit pas tant que leur livre. » Ces badinages confirment, par leur légèreté même, l'opinion générale, laquelle traduisait cette même pensée avec moins d'abandon.

La correspondance de La Rochefoucauld formerait un chapitre à part, comme ses poésies elles-mêmes, si un heureux hasard les faisait recouvrer. Cette correspondance est encore mal connue et dans bien des mains éparse. Les fragments qu'on en connaît sont d'un homme d'esprit, et l'on y trouve comme un reflet de cette conversation de si bon ton et d'une si charmante vivacité que tout le meilleur monde recherchait à l'envi. Du reste, pour s'assurer de l'autorité du moraliste en cet autre genre, il suffit de se rappeler ses relations avec les femmes et

quels succès furent les siens du premier jour au dernier. Le style, c'est la femme, bien plutôt que l'homme, et dans cet ordre d'idées avant tout. On doit pouvoir aisément nombrer les « conquêtes » d'un don Juan aux mérites de sa correspondance. Mais que la réciproque soit vraie, non. Il ne suffit pas de bien écrire pour passer don Juan.

LOUIS LACOUR.

RÉFLEXIONS OU SENTENCES

ET

MAXIMES MORALES

CINQUIÈME ÉDITION

REFLEXIONS
OU
SENTENCES
ET
MAXIMES
MORALES

CINQUIE'ME EDITION,

Augmentée de plus de Cent Nouvelles Maximes.

A PARIS

Chez Claude Barbin, sur le second Perron de la Sainte Chappelle.

M. DC. LXXVIII.

Avec Privilege du Roy.

LE

LIBRAIRE

AU LECTEUR.

Cette cinquiéme edition des Reflexions Morales est augmentée de plus de Cent nouvelles Maximes, et plus exacte que les quatre premieres. L'approbation que le public leur a donnée est audessus de ce que je puis dire en leur faveur; et si elles sont telles que je les

*croy, comme j'ay sujet d'en estre persuadé, on ne pourroit leur faire plus de tort que de s'imaginer qu'elles eussent besoin d'apologie. Je me contenteray de vous avertir de deux choses : l'une, que par le mot d'*Interest *on n'entend pas toûjours un interest de bien, mais le plus souvent un interest d'honneur ou de gloire ; et l'autre (qui est comme le fondement de toutes ces Reflexions), que celuy qui les a faites n'a consideré les hommes que dans cét estat déplorable de la nature corrompuë par le peché ; et qu'ainsi la maniere dont il parle de ce nombre infini de defauts qui se rencontrent dans leurs vertus apparentes ne regarde point ceux que Dieu en preserve par une grace particuliere.*

Pour ce qui est de l'ordre de ces Reflexions, on n'aura pas de peine à juger que, comme elles sont toutes sur des matieres differentes, il

estoit difficile d'y en observer; et, bien qu'il y en ait plusieurs sur un mesme sujet, on n'a pas crû les devoir toujours mettre de suite, de crainte d'ennuyer le Lecteur; mais on les trouvera dans la Table.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace et Privilege du Roi, donné à Saint Germain en Laye, le 3. jour de Iuillet 1678. Signé, Par le Roi en son Conseil, JEANNIN. Il est permis à CLAUDE BARBIN, de faire reimprimer, vendre et debiter, un Livre intitulé : *Reflexions ou Sentences et Maximes Morales*, pendant le temps et espace de six années, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer : Et défenses sont faites à qui que ce soit de l'imprimer, vendre ny débiter sans son consentement, à peine de trois mil livres d'amende, de confiscation des Exemplaires, et de tous despens, dommages, et interests, comme il est plus amplement porté par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté le 23. *Iuillet* 1678.

Signé, E. COUTEROT, *Syndic.*

Achevé d'imprimer avec l'augmention pour la premiere fois, le 26. Juillet 1678.

Les Exemplaires ont esté fournis.

REFLEXIONS

MORALES

Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisez.

I.

CE que nous prenons pour des vertus n'est souvent qu'un assemblage de diverses actions et de divers interests, que la fortune ou notre industrie savent arranger; et ce n'est pas toûjours par valeur et par chasteté que les

hommes sont vaillans et que les femmes sont chastes.

2.

L'amour propre est le plus grand de tous les flateurs.

3.

Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour propre, il y reste encore bien des terres inconnuës.

4.

L'amour propre est plus habile que le plus habile homme du monde.

5.

La durée de nos passions ne dépend pas plus de nous que la durée de nostre vie.

6.

La passion fait souvent un fou du plus habile homme, et rend souvent les plus sots habiles.

7.

Ces grandes et éclatantes actions qui ébloüissent les yeux sont representées par les politiques comme les effets des grands desseins, au lieu que ce sont d'ordinaire les effets de l'humeur et des passions. Ainsi la guerre d'Auguste et d'Antoine, qu'on raporte à l'ambition qu'ils avoient de se rendre maistres du monde, n'estoit peut-estre qu'un effet de jalousie.

8.

Les passions sont les seuls orateurs qui persuadent toûjours. Elles sont comme un art de

la nature dont les regles sont infaillibles; et l'homme le plus simple qui a de la passion persuade mieux que le plus eloquent qui n'en a point.

9.

Les passions ont une injustice et un propre interest qui fait qu'il est dangereux de les suivre, et qu'on s'en doit défier lors mesme qu'elles paroissent les plus raisonnables.

10.

Il y a dans le cœur humain une generation perpetuelle de passions, en sorte que la ruïne de l'une est presque toûjours l'establissement d'une autre.

11.

Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires. L'avarice produit quelquefois

la prodigalité, et la prodigalité l'avarice; on est souvent ferme par foiblesse, et audacieux par timidité.

12.

Quelque soin que l'on prenne de couvrir ses passions par des apparences de pieté et d'honneur, elles paroissent toûjours au travers de ces voiles.

13.

Nostre amour propre souffre plus impatiemment la condamnation de nos gousts que de nos opinions.

14.

Les hommes ne sont pas seulement sujets à perdre le souvenir des bien-faits et des injures : ils haïssent mesme ceux qui les ont obligez, et cessent de haïr ceux qui leur ont fait des outrages. L'application à recompenser le bien et

à se venger du mal leur paroît une servitude à laquelle ils ont peine de se soumettre.

15.

La clemence des Princes n'est souvent qu'une politique pour gagner l'affection des peuples.

16.

Cette clemence, dont on fait une vertu, se pratique tantost par vanité, quelquefois par paresse, souvent par crainte, et presque toûjours par tous les trois ensemble.

17.

La moderation des personnes heureuses vient du calme que la bonne fortune donne à leur humeur.

18.

La moderation est une crainte de tomber dans l'envie et dans le mépris que meritent ceux qui s'enyvrent de leur bonheur : c'est une vaine ostentation de la force de nostre esprit; et enfin, la moderation des hommes dans leur plus haute élevation est un desir de paroistre plus grands que leur fortune.

19.

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autruy.

20.

La constance des sages n'est que l'art de renfermer leur agitation dans le cœur.

21.

Ceux qu'on condamne au supplice affectent quelquefois une constance et un mépris de la mort qui n'est en effet que la crainte de l'envisager; de sorte qu'on peut dire que cette constance et ce mépris sont à leur esprit ce que le bandeau est à leurs yeux.

22.

La Philosophie triomphe aisément des maux passez et des maux à venir; mais les maux presens triomphent d'elle.

23.

Peu de gens connoissent la mort. On ne la souffre pas ordinairement par resolution, mais par stupidité et par coûtume; et la pluspart des

hommes meurent parce qu'on ne peut s'empescher de mourir.

24.

Lors que les grands hommes se laissent abattre par la longueur de leurs infortunes, ils font voir qu'ils ne les soûtenoient que par la force de leur ambition, et non par celle de leur ame, et qu'à une grande vanité prés, les Heros sont faits comme les autres hommes.

25.

Il faut de plus grandes vertus pour soûtenir la bonne fortune que la mauvaise.

26.

Le soleil ny la mort ne se peuvent regarder fixement.

27.

On fait souvent vanité des passions mesme les plus criminelles; mais l'envie est une passion timide et honteuse que l'on n'ose jamais avoüer.

28.

La jalousie est en quelque maniere juste et raisonnable, puis qu'elle ne tend qu'à conserver un bien qui nous appartient ou que nous croyons nous appartenir; au lieu que l'envie est une fureur qui ne peut souffrir le bien des autres.

29.

Le mal que nous faisons ne nous attire pas tant de persecution et de haine que nos bonnes qualitez.

30.

Nous avons plus de force que de volonté, et c'est souvent pour nous excuser à nous mesme que nous nous imaginons que les choses sont impossibles.

31.

Si nous n'avions point de defauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.

32.

La jalousie se nourrit dans les doutes et elle devient fureur, ou elle finit si-tost qu'on passe du doute à la certitude.

33.

L'orgueil se dédommage toûjours, et ne perd rien lors mesme qu'il renonce à la vanité.

34.

Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celuy des autres.

35.

L'orgueil est égal dans tous les hommes, et il n'y a de difference qu'aux moyens et à la maniere de le mettre au jour.

36.

Il semble que la nature, qui a si sagement disposé les organes de nostre corps pour nous rendre heureux, nous ait aussi donné l'orgueil pour nous épargner la douleur de connoistre nos imperfections.

37.

L'orgueil a plus de part que la bonté aux

remonstrances que nous faisons à ceux qui commettent des fautes; et nous ne les reprenons pas tant pour les en corriger que pour leur persuader que nous en sommes exempts.

38.

Nous promettons selon nos esperances, et nous tenons selon nos craintes.

39.

L'interest parle toutes sortes de langues et jouë toutes sortes de personages, mesme celuy de desinteressé.

40.

L'interest, qui aveugle les uns, fait la lumiere des autres.

41.

Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses deviennent ordinairement incapables des grandes.

42.

Nous n'avons pas assez de force pour suivre toute nôtre raison.

43.

L'homme croit souvent se conduire lors qu'il est conduit; et pendant que par son esprit il tend à un but, son cœur l'entraîne insensiblement à un autre.

44.

La force et la foiblesse de l'esprit sont mal nommées : elles ne sont en effet que la bonne ou la mauvaise disposition des organes du corps.

45.

Le caprice de nostre humeur est encore plus bizarre que celuy de la fortune.

46.

L'attachement ou l'indifference que les Philosophes avoient pour la vie n'estoit qu'un goust de leur amour propre, dont on ne doit non plus disputer que du goust de la langue ou du choix des couleurs.

47.

Nostre humeur met le prix à tout ce qui nous vient de la fortune.

48.

La felicité est dans le goust, et non pas dans les choses; et c'est par avoir ce qu'on aime

qu'on est heureux, et non par avoir ce que les autres trouvent aimable.

49.

On n'est jamais si heureux ny si malheureux qu'on s'imagine.

50.

Ceux qui croyent avoir du merite se font un honneur d'être malheureux, pour persuader aux autres et à eux-mesmes qu'ils sont dignes d'estre en bute à la fortune.

51.

Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mesmes que de voir que nous desapprouvons dans un temps ce que nous approuvions dans un autre.

52.

Quelque difference qui paroisse entre les fortunes, il y a neanmoins une certaine compensation de biens et de maux qui les rend égales.

53.

Quelques grands avantages que la nature donne, ce n'est pas elle seule, mais la fortune avec elle, qui fait les Heros.

54.

Le mépris des richesses estoit dans les Philosophes un desir caché de venger leur merite de l'injustice de la fortune par le mépris des mesmes biens dont elle les privoit : c'estoit un secret pour se garentir de l'avilissement de la pauvreté; c'estoit un chemin détourné pour

aller à la consideration qu'ils ne pouvoient avoir par les richesses.

55.

La haine pour les favoris n'est autre chose que l'amour de la faveur. Le dépit de ne la pas posseder se console et s adoucit par le mépris que l'on témoigne de ceux qui la possedent, et nous leur refusons nos hommages, ne pouvant pas leur oster ce qui leur attire ceux de tout le monde.

56.

Pour s'establir dans le monde, on fait tout ce que l'on peut pour y paroistre estably.

57.

Quoy que les hommes se flattent de leurs grandes actions, elles ne sont pas souvent les

effets d'un grand dessein, mais des effets du hazard.

58.

Il semble que nos actions ayent des estoilles heureuses ou malheureuses à qui elles doivent une grande partie de la loüange et du blâme qu'on leur donne.

59.

Il n'y a point d'accidens si malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage, ny de si heureux que les imprudens ne puissent tourner à leur prejudice.

60.

La fortune tourne tout à l'avantage de ceux qu'elle favorise.

61.

Le bonheur et le malheur des hommes ne

dépend pas moins de leur humeur que de la fortune.

62.

La sincerité est une ouverture de cœur. On la trouve en fort peu de gens, et celle que l'on voit d'ordinaire n'est qu'une fine dissimulation pour attirer la confiance des autres.

63.

L'aversion du mensonge est souvent une imperceptible ambition de rendre nos témoignages considerables et d'attirer à nos paroles un respect de religion.

64.

La verité ne fait pas tant de bien dans le monde que ses apparences y font de mal.

65.

Il n'y a point d'eloges qu'on ne donne à la

prudence; cependant elle ne sçauroit nous asseurer du moindre evenement.

66.

Un habile homme doit regler le rang de ses interests et les conduire chacun dans son ordre. Nôtre avidité le trouble souvent, en nous faisant courir à tant de choses à la fois que, pour desirer trop les moins importantes, on manque les plus considerables.

67.

La bonne grace est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.

68.

Il est difficile de définir l'amour. Ce qu'on en peut dire est que, dans l'ame, c'est une passion de regner; dans les esprits, c'est une sympathie, et dans le corps, ce n'est qu'une envie ca-

chée et delicate de posseder ce que l'on aime aprés beaucoup de mysteres.

69.

S'il y a un amour pur et exemt du mélange de nos autres passions, c'est celuy qui est caché au fonds du cœur et que nous ignorons nous-mesmes.

70.

Il n'y a point de déguisement qui puisse long-temps cacher l'amour où il est, ny le feindre où il n'est pas.

71.

Il n'y a gueres de gens qui ne soient honteux de s'estre aimez, quand ils ne s'aiment plus.

72.

Si on juge de l'amour par la pluspart de ses

effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié.

73.

On peut trouver des femmes qui n'ont jamais eu de galanterie, mais il est rare d'en trouver qui n'en ayent jamais eu qu'une.

74.

Il n'y a que d'une sorte d'amour, mais il y en a mille differentes copies.

75.

L'amour, aussi bien que le feu, ne peut subsister sans un mouvement continuel, et il cesse de vivre dés qu'il cesse d'esperer ou de craindre.

76.

Il est du veritable amour comme de l'appari-

tion des esprits : tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vû.

77.

L'amour preste son nom à un nombre infini de commerces qu'on luy attribuë, et où il n'a non plus de part que le Doge à ce qui se fait à Venise.

78.

L'amour de la justice n'est en la pluspart des hommes que la crainte de souffrir l'injustice.

79.

Le silence est le party le plus seur de celuy qui se défie de soy-mesme.

80.

Ce qui nous rend si changeans dans nos

amitiez, c'est qu'il est difficile de connoître les qualitez de l'ame, et facile de connoître celles de l'esprit.

81.

Nous ne pouvons rien aymer que par rapport à nous, et nous ne faisons que suivre nôtre goût et nôtre plaisir quand nous preferons nos amis à nous-mesme. C'est neanmoins par cette preference seule que l'amitié peut estre vraye et parfaite.

82.

La reconciliation avec nos ennemis n'est qu'un desir de rendre nôtre condition meilleure, une lassitude de la guerre, et une crainte de quelque mauvais évenement.

83.

Ce que les hommes ont nommé amitié n'est

qu'une societé, qu'un mesnagement reciproque d'interests, et qu'un eschange de bons offices; ce n'est enfin qu'un commerce où l'amour-propre se propose toûjours quelque chose à gagner.

84.

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

85.

Nous nous persuadons souvent d'aimer les gens plus puissans que nous, et neanmoins c'est l'interest seul qui produit nôtre amitié. Nous ne nous donnons pas à eux pour le bien que nous leur voulons faire, mais pour celuy que nous en voulons recevoir.

86.

Nôtre défiance justifie la tromperie d'autruy.

87.

Les hommes ne vivroient pas long-temps en societé s'ils n'estoient les dupes les uns des autres.

88.

L'amour propre nous augmente ou nous diminuë les bonnes qualitez de nos amis à proportion de la satisfaction que nous avons d'eux, et nous jugeons de leur merite par la maniere dont ils vivent avec nous.

89.

Tout le monde se plaint de sa memoire, et personne ne se plaint de son jugement.

90.

Nous plaisons plus souvent dans le com-

merce de la vie par nos défauts que par nos bonnes qualitez.

91.

La plus grande ambition n'en a pas la moindre apparence lors qu'elle se rencontre dans une impossibilité absolüe d'arriver où elle aspire.

92.

Détromper un homme préoccupé de son merite est luy rendre un aussi mauvais office que celuy que l'on rendit à ce fou d'Athenes qui croyoit que tous les vaisseaux qui arrivoient dans le port estoient à luy.

93.

Les vieillars aiment à donner de bons preceptes, pour se consoler de n'estre plus en état de donner de mauvais exemples.

94.

Les grands noms abaissent au lieu d'élever ceux qui ne les savent pas soûtenir.

95.

La marque d'un merite extraordinaire est de voir que ceux qui l'envient le plus sont contraints de le loüer.

96.

Tel homme est ingrat, qui est moins coupable de son ingratitude que celuy qui luy a fait du bien.

97.

On s'est trompé lors qu'on a creu que l'esprit et le jugement estoient deux choses differentes. Le jugement n'est que la grandeur de la lumiere

de l'esprit; cette lumiere penetre le fonds des choses, elle y remarque tout ce qu'il faut remarquer et apperçoit celles qui semblent imperceptibles. Ainsi il faut demeurer d'accord que c'est l'étenduë de la lumiere de l'esprit qui produit tous les effets qu'on attribuë au jugement.

98.

Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit.

99.

La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnestes et delicates.

100.

La galanterie de l'esprit est de dire des choses flateuses d'une maniere agreable.

101.

Il arrive souvent que des choses se presentent plus achevées à nostre esprit qu'il ne les pourroit faire avec beaucoup d'art.

102.

L'esprit est toûjours la dupe du cœur.

103.

Tous ceux qui connoissent leur esprit ne connoissent pas leur cœur.

104.

Les hommes et les affaires ont leur point de perspective; il y en a qu'il faut voir de prés pour en bien juger, et d'autres dont on ne juge jamais si bien que quand on en est éloigné.

105.

Celuy-là n'est pas raisonnable à qui le hazard fait trouver la raison, mais celuy qui la connoist, qui la discerne, et qui la goûte.

106.

Pour bien savoir les choses, il en faut savoir le détail; et comme il est presque infiny, nos connoissances sont toûjours superficielles et imparfaites.

107.

C'est une espece de coqueterie de faire remarquer qu'on n'en fait jamais.

108.

L'esprit ne sauroit joüer long-temps le personnage du cœur.

109.

La jeunesse change ses goûts par l'ardeur du sang, et la vieillesse conserve les siens par l'accoûtumance.

110.

On ne donne rien si liberalement que ses conseils.

111.

Plus on aime une maîtresse, et plus on est prest de la haïr.

112.

Les defauts de l'esprit augmentent en vieillissant, comme ceux du visage.

113.

Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de delicieux.

114.

On ne se peut consoler d'être trompé par ses ennemis et trahy par ses amis, et l'on est souvent satisfait de l'estre par soy-mesme.

115.

Il est aussi facile de se tromper soy-mesme sans s'en appercevoir qu'il est difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en apperçoivent.

116.

Rien n'est moins sincere que la maniere de demander et de donner des conseils. Celuy qui en demande paroist avoir une déference respectueuse pour les sentimens de son amy, bien qu'il ne pense qu'à luy faire approuver les siens et à le rendre garant de sa conduite ; et

celuy qui conseille paye la confiance qu'on luy témoigne d'un zele ardent et desinteressé, quoy qu'il ne cherche le plus souvent dans les conseils qu'il donne que son propre interest ou sa gloire.

117.

La plus subtile de toutes les finesses est de savoir bien feindre de tomber dans les pieges que l'on nous tend; et on n'est jamais si aisément trompé que quand on songe à tromper les autres.

118.

L'intention de ne jamais tromper nous expose à estre souvent trompez.

119.

Nous sommes si accoûtumez à nous dégui-

ser aux autres qu'enfin nous nous déguisons à nous-mesmes.

120.

L'on fait plus souvent des trahisons par foiblesse que par un dessein formé de trahir.

121.

On fait souvent du bien pour pouvoir impunement faire du mal.

122.

Si nous resistons à nos passions, c'est plus par leur foiblesse que par nôtre force.

123.

On n'auroit gueres de plaisir si on ne se flattoit jamais.

124.

Les plus habiles affectent toute leur vie de blâmer les finesses, pour s'en servir en quelque grande occasion et pour quelque grand interest.

125.

L'usage ordinaire de la finesse est la marque d'un petit esprit, et il arrive presque toûjours que celuy qui s'en sert pour se couvrir en un endroit se découvre en un autre.

126.

Les finesses et les trahisons ne viennent que de manque d'habilité.

127.

Le vray moyen d'estre trompé, c'est de se croire plus fin que les autres.

128.

La trop grande subtilité est une fausse delicatesse, et la veritable delicatesse est une solide subtilité.

129.

Il suffit quelquefois d'estre grossier pour n'estre pas trompé par un habile homme.

130.

La foiblesse est le seul défaut que l'on ne sauroit corriger.

131.

Le moindre défaut des femmes qui se sont abandonnées à faire l'amour, c'est de faire l'amour.

132.

Il est plus aisé d'estre sage pour les autres que de l'estre pour soy-mesme.

133.

Les seules bonnes copies sont celles qui nous font voir le ridicule des méchants originaux.

134.

On n'est jamais si ridicule par les qualitez que l'on a que par celles que l'on affecte d'avoir.

135.

On est quelquefois aussi different de soy-mesme que des autres.

136.

Il y a des gens qui n'auroient jamais esté amoureux s'ils n'avoient jamais entendu parler de l'amour.

137.

On parle peu quand la vanité ne fait pas parler.

138.

On aime mieux dire du mal de soy-mesme que de n'en point parler.

139.

Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens qui paroissent raisonnables et agreables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plûtost à ce qu'il veut dire qu'à répondre precisément à ce qu'on luy

dit. Les plus habiles et les plus complaisans se contentent de montrer seulement une mine attentive, au mesme-temps que l'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit un égarement pour ce qu'on leur dit et une precipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire, au lieu de considerer que c'est un mauvais moyen de plaire aux autres ou de les persuader que de chercher si fort à se plaire à soy-mesme, et que bien bien écoûter et bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation.

140.

Un homme d'esprit seroit souvent bien embarassé sans la compagnie des sots.

141.

Nous nous vantons souvent de ne nous point ennuyer, et nous sommes si glorieux que nous

ne voulons pas nous trouver de mauvaise compagnie.

142.

Comme c'est le caractere des grands esprits de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses, les petits esprits au contraire ont le don de beaucoup parler et de ne rien dire.

143.

C'est plûtôt par l'estime de nos propres sentimens que nous exagerons les bonnes qualitez des autres que par l'estime de leur merite, et nous voulons nous attirer des loüanges lors qu'il semble que nous leur en donnons.

144.

On n'aime point à loüer, et on ne louë jamais personne sans interest. La loüange est une fla-

terie habile, cachée et delicate, qui satisfait differemment celuy qui la donne et celuy qui la reçoit. L'un la prend comme une recompense de son merite, l'autre la donne pour faire remarquer son equité et son discernement.

145.

Nous choisissons souvent des loüanges empoisonnées qui font voir par contrecoup en ceux que nous loüons des defauts que nous n'osons découvrir d'une autre sorte.

146.

On ne loüe d'ordinaire que pour estre loüé.

147.

Peu de gens sont assez sages pour preferer le blâme qui leur est utile à la loüange qui les trahit.

148.

Il y a des reproches qui loüent et des loüanges qui médisent.

149.

Le refus des loüanges est un desir d'estre loüé deux fois.

150.

Le desir de meriter les loüanges qu'on nous donne fortifie nôtre vertu; et celles que l'on donne à l'esprit, à la valeur et à la beauté, contribuent à les augmenter.

151.

Il est plus difficile de s'empêcher d'estre gouverné que de gouverner les autres.

152.

Si nous ne nous flations point nous-mesmes, la flaterie des autres ne nous pourroit nuire.

153.

La nature fait le merite, et la fortune le met en œuvre.

154.

La fortune nous corrige de plusieurs défauts que la raison ne sauroit corriger.

155.

Il y a des gens dégoûtans avec du merite, et d'autres qui plaisent avec des défauts.

156.

Il y a des gens dont tout le merite consiste à

dire et à faire des sottises utilement, et qui gâteroient tout s'ils changeoient de conduite.

157.

La gloire des grands hommes se doit toûjours mesurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'aquerir.

158.

La flaterie est une fausse monoye qui n'a de cours que par nôtre vanité.

159.

Ce n'est pas assez d'avoir de grandes qualitez, il en faut avoir l'œconomie.

160.

Quelque éclatante que soit une action, elle

ne doit pas passer pour grande lors qu'elle n'est pas l'effet d'un grand dessein.

161.

Il doit y avoir une certaine proportion entre les actions et les desseins si on en veut tirer tous les effets qu'elles peuvent produire.

162.

L'art de savoir bien mettre en œuvre de mediocres qualitez dérobe l'estime et donne souvent plus de reputation que le veritable merite.

163.

Il y a une infinité de conduites qui paroissent ridicules, et dont les raisons cachées sont tres-sages et tres-solides.

164.

Il est plus facile de paroistre digne des emplois qu'on n'a pas que de ceux que l'on exerce.

165.

Nôtre merite nous attire l'estime des honnestes gens, et nôtre étoille celle du public.

166.

Le monde recompense plus souvent les apparences du merite que le merite mesme.

167.

L'avarice est plus opposée à l'œconomie que la liberalité.

168.

L'esperance, toute trompeuse qu'elle est,

sert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agreable.

169.

Pendant que la paresse et la timidité nous retiennent dans nôtre devoir, nôtre vertu en a souvent tout l'honneur.

170.

Il est difficile de juger si un procedé net, sincere et honneste, est un effet de probité ou d'habilité.

171.

Les vertus se perdent dans l'interest, comme les fleuves se perdent dans la mer.

172.

Si on examine bien les divers effets de l'en-

nuy, on trouvera qu'il fait manquer à plus de devoirs que l'interest.

173.

Il y a diverses sortes de curiosité : l'une d'interest, qui nous porte à desirer d'apprendre ce qui nous peut estre utile; et l'autre d'orgueil, qui vient du desir de savoir ce que les autres ignorent.

174.

Il vaut mieux employer nôtre esprit à supporter les infortunes qui nous arrivent qu'à prévoir celles qui nous peuvent arriver.

175.

La constance en amour est une inconstance perpetuelle qui fait que nôtre cœur s'attache successivement à toutes les qualitez de la per-

sonne que nous aimons, donnant tantost la preference à l'une, tantost à l'autre; de sorte que cette constance n'est qu'une inconstance arrestée et renfermée dans un mesme sujet.

176.

Il y a deux sortes de constance en amour : l'une vient de ce que l'on trouve sans cesse dans la personne que l'on aime de nouveaux sujets d'aimer, et l'autre vient de ce que l'on se fait un honneur d'estre constant.

177.

La perseverance n'est digne ny de blâme ny de loüange, parce qu'elle n'est que la durée des goûts et des sentimens, qu'on ne s'oste et qu'on ne se donne point.

178.

Ce qui nous fait aimer les nouvelles connois-

sances n'est pas tant la lassitude que nous avons des vieilles, ou le plaisir de changer, que le dégoût de n'estre pas assez admirez de ceux qui nous connoissent trop, et l'esperance de l'estre davantage de ceux qui ne nous connoissent pas tant.

179.

Nous nous plaignons quelquefois legerement de nos amis pour justifier par avance nôtre legereté.

180.

Nôtre repentir n'est pas tant un regret du mal que nous avons fait qu'une crainte de celuy qui nous en peut arriver.

181.

Il y a une inconstance qui vient de la legereté de l'esprit ou de sa foiblesse, qui luy fait recevoir toutes les opinions d'autruy, et il y en

a une autre qui est plus excusable, qui vient du dégoût des choses.

182.

Les vices entrent dans la composition des vertus, comme les poisons entrent dans la composition des remedes. La prudence les assemble et les tempere, et elle s'en sert utilement contre les maux de la vie.

183.

Il faut demeurer d'accord, à l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par les crimes.

184.

Nous avoüons nos défauts pour reparer par nôtre sincerité le tort qu'ils nous font dans l'esprit des autres.

185.

Il y a des Heros en mal comme en bien.

186.

On ne méprise pas tous ceux qui ont des vices, mais on méprise tous ceux qui n'ont aucune vertu.

187.

Le nom de la vertu sert à l'interest aussi utilement que les vices.

188.

La santé de l'ame n'est pas plus assurée que celle du corps, et, quoy que l'on paroisse éloigné des passions, on n'est pas moins en danger

de s'y laisser emporter que de tomber malade quand on se porte bien.

189.

Il semble que la nature ait prescrit à chaque homme, dés sa naissance, des bornes pour les vertus et pour les vices.

190.

Il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts.

191.

On peut dire que les vices nous attendent dans le cours de la vie, comme des hostes chez qui il faut successivement loger; et je doute que l'experience nous les fist éviter s'il nous

estoit permis de faire deux fois le mesme chemin.

192.

Quand les vices nous quittent, nous nous flattons de la creance que c'est nous qui les quittons.

193.

Il y a des recheutes dans les maladies de l'ame comme dans celles du corps. Ce que nous prenons pour nostre guerison n'est le plus souvent qu'un relâche ou un changement de mal.

194.

Les défauts de l'ame sont comme les blessures du corps : quelque soin qu'on prenne de les guerir, la cicatrice paroist toûjours, et elles sont à tout moment en danger de se rouvrir.

195.

Ce qui nous empesche souvent de nous abandonner à un seul vice est que nous en avons plusieurs.

196.

Nous oublions aisément nos fautes lors qu'elles ne sont seües que de nous.

197.

Il y a des gens de qui l'on peut ne jamais croire du mal sans l'avoir veu, mais il n'y en a point en qui il nous doive surprendre en le voyant.

198.

Nous élevons la gloire des uns pour abaisser celle des autres; et quelquesfois on loüeroit

moins Monsieur le Prince et Monsieur de Turenne si on ne les vouloit point blâmer tous deux.

199.

Le desir de paroistre habile empesche souvent de le devenir.

200.

La vertu n'iroit pas si loin si la vanité ne luy tenoit compagnie.

201.

Celuy qui croit pouvoir trouver en soy-mesme dequoy se passer de tout le monde se trompe fort; mais celuy qui croit qu'on ne peut se passer de luy se trompe encore davantage.

202.

Les faux honnestes gens sont ceux qui dé-

guisent leurs défauts aux autres et à eux-mesmes; les vrais honnestes gens sont ceux qui les connoissent parfaitement et les confessent.

203.

Le vray honneste homme est celuy qui ne se pique de rien.

204.

La severité des femmes est un ajustement et un fard qu'elles ajoûtent à leur beauté.

205.

L'honnesteté des femmes est souvent l'amour de leur reputation et de leur repos.

206.

C'est estre veritablement honneste homme

que de vouloir estre toûjours exposé à la veuë des honnestes gens.

207.

La folie nous suit dans tous les temps de la vie. Si quelqu'un paroist sage, c'est seulement parce que ses folies sont proportionnées à son âge et à sa fortune.

208.

Il y a des gens niais qui se connoissent, et qui employent habilement leur niaiserie.

209.

Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit.

210.

En vieillissant on devient plus fou et plus sage.

211.

Il y a des gens qui ressemblent aux Vaudevilles, qu'on ne chante qu'un certain temps.

212.

La pluspart des gens ne jugent des hommes que par la vogue qu'ils ont ou par leur fortune.

213.

L'amour de la gloire, la crainte de la honte, le dessein de faire fortune, le desir de rendre nostre vie commode et agreable, et l'envie d'abaisser les autres, sont souvent les causes de cette valeur si celebre parmy les hommes.

214.

La valeur est dans les simples soldats un

métier perilleux qu'ils ont pris pour gagner leur vie.

215.

La parfaite valeur et la poltronnerie complette sont deux extremitez où l'on arrive rarement. L'espace qui est entre deux est vaste et contient toutes les autres especes de courage; il n'y a pas moins de difference entr'elles qu'entre les visages et les humeurs. Il y a des hommes qui s'exposent volontiers au commencement d'une action, et qui se relachent et se rebutent aisément par sa durée. Il y en a qui sont contens quand ils ont satisfait à l'honneur du monde, et qui font fort peu de chose au delà. On en voit qui ne sont pas toûjours également maîtres de leur peur. D'autres se laissent quelquefois entraîner à des terreurs generales; d'autres vont à la charge parce qu'ils n'osent demeurer dans leurs postes. Il s'en trouve à qui l'habitude des moindres perils affermit le

courage et les prepare à s'exposer à de plus grands. Il y en a qui sont braves à coups d'épée et qui craignent les coups de mousquet; d'autres sont assurez aux coups de mousquet et apprehendent de se battre à coups d'épée. Tous ces courages de differentes especes conviennent en ce que, la nuit augmentant la crainte et cachant les bonnes et les mauvaises actions, elle donne la liberté de se ménager. Il y a encore un autre ménagement plus general : car on ne void point d'homme qui fasse tout ce qu'il seroit capable de faire dans une occasion s'il estoit assuré d'en revenir; de sorte qu'il est visible que la crainte de la mort oste quelque chose de la valeur.

216.

La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on seroit capable de faire devant tout le monde.

217.

L'intrepidité est une force extraordinaire de l'ame qui l'éleve au-dessus des troubles, des desordres et des émotions que la veuë des grands perils pourroit exciter en elle; et c'est par cette force que les Heros se maintiennent en un estat paisible et conservent l'usage libre de leur raison dans les accidens les plus surprenans et les plus terribles.

218.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

219.

La pluspart des hommes s'exposent assez dans la guerre pour sauver leur honneur; mais peu se veulent toûjours exposer autant qu'il est

necessaire pour faire reüssir le dessein pour lequel ils s'exposent.

220.

La vanité, la honte, et sur tout le temperament, font souvent la valeur des hommes et la vertu des femmes.

221.

On ne veut point perdre la vie, et on veut acquerir de la gloire; ce qui fait que les braves ont plus d'adresse et d'esprit pour éviter la mort que les gens de chicane n'en ont pour conserver leur bien.

222.

Il n'y a gueres de personnes qui, dans le premier penchant de l'âge, ne fassent connoistre

par où leur corps et leur esprit doivent defaillir.

223.

Il est de la reconnoissance comme de la bonne foy des marchands, elle entretient le commerce; et nous ne payons pas parce qu'il est juste de nous acquitter, mais pour trouver plus facilement des gens qui nous prestent.

224.

Tous ceux qui s'acquitent des devoirs de la reconnoissance ne peuvent pas, pour cela, se flatter d'estre reconnoissans.

225.

Ce qui fait le mécomte dans la reconnoissance qu'on attend des graces que l'on a faites, c'est que l'orgueil de celuy qui donne et l'or-

gueil de celuy qui reçoit ne peuvent convenir du prix du bienfait.

226.

Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation est une espece d'ingratitude.

227.

Les gens heureux ne se corrigent gueres : ils croient toûjours avoir raison quand la fortune soûtient leur mauvaise conduite.

228.

L'orgueil ne veut pas devoir, et l'amour propre ne veut pas payer.

229.

Le bien que nous avons receu de quelqu'un veut que nous respections le mal qu'il nous fait.

230.

Rien n'est si contagieux que l'exemple, et nous ne faisons jamais de grands biens ny de grands maux qui n'en produisent de semblables. Nous imitons les bonnes actions par émulation, et les mauvaises par la malignité de nôtre nature, que la honte retenoit prisonniere et que l'exemple met en liberté.

231.

C'est une grande folie de vouloir estre sage tout seul.

232.

Quelque pretexte que nous donnions à nos afflictions, ce n'est souvent que l'interest et la vanité qui les causent.

233.

Il y a dans les afflictions diverses sortes d'hypocrisie. Dans l'une, sous pretexte de pleurer la perte d'une personne qui nous est chere, nous nous pleurons nous-mesmes; nous regretons la bonne opinion qu'il avoit de nous, nous pleurons la diminution de nôtre bien, de nôtre plaisir, de nôtre consideration. Ainsi les morts ont l'honneur des larmes qui ne coulent que pour les vivans. Je dis que c'est une espece d'hypocrisie, à cause que dans ces sortes d'afflictions on se trompe soy-mesme. Il y a une autre hypocrisie qui n'est pas si innocente, parce qu'elle impose à tout le monde : c'est l'affliction de certaines personnes qui aspirent à la gloire d'une belle et immortelle douleur. Aprés que le temps, qui consume tout, a fait cesser celle qu'elles avoient en effet, elles ne laissent pas d'opiniâtrer leurs pleurs, leurs plaintes et leurs soûpirs; elles prennent un personnage lu-

gubre et travaillent à persuader par toutes leurs actions que leur déplaisir ne finira qu'avec leur vie. Cette triste et fatigante vanité se trouve d'ordinaire dans les femmes ambitieuses : comme leur sexe leur ferme tous les chemins qui menent à la gloire, elles s'efforcent de se rendre celebres par la montre d'une inconsolable affliction. Il y a encore une autre espece de larmes qui n'ont que de petites sources, qui coulent et se tarissent facilement : on pleure pour avoir la reputation d'estre tendre; on pleure pour estre plaint; on pleure pour estre pleuré; enfin, on pleure pour éviter la honte de ne pleurer pas.

234.

C'est plus souvent par orgueil que par defaut de lumieres qu'on s'oppose avec tant d'opiniâtreté aux opinions les plus suivies; on trouve les premieres places prises dans le bon party, et on ne veut point des dernieres.

235.

Nous nous consolons aisément des disgraces de nos amis lors qu'elles servent à signaler nôtre tendresse pour eux.

236.

Il semble que l'amour propre soit la dupe de la bonté, et qu'il s'oublie luy-mesme lors que nous travaillons pour l'advantage des autres. Cependant c'est prendre le chemin le plus assuré pour arriver à ses fins, c'est préter à usure sous pretexte de donner, c'est enfin s'aquerir tout le monde par un moyen subtil et delicat.

237.

Nul ne merite d'estre loüé de bonté s'il n'a pas la force d'estre méchant : toute autre bonté

n'est le plus souvent qu'une paresse ou une impuissance de la volonté.

238.

Il n'est pas si dangereux de faire du mal à la pluspart des hommes que de leur faire trop de bien.

239.

Rien ne flatte plus nôtre orgueil que la confiance des grands, parce que nous la regardons comme un effet de nôtre merite, sans considerer qu'elle ne vient le plus souvent que de vanité ou d'impuissance de garder le secret.

240.

On peut dire de l'agréement separé de la beauté que c'est une symetrie dont on ne fait point les regles, et un rapport secret des traits

ensemble, et des traits avec les couleurs et avec l'air de la personne.

241.

La coqueterie est le fond de l'humeur des femmes; mais toutes ne la mettent pas en pratique, parce que la coqueterie de quelques-unes est retenuë par la crainte ou par la raison.

242.

On incommode souvent les autres quand on croit ne les pouvoir jamais incommoder.

243.

Il y a peu de choses impossibles d'elles-mesmes, et l'application pour les faire reüssir nous manque plus que les moyens.

244.

La souveraine habileté consiste à bien connoistre le prix des choses.

245.

C'est une grande habileté que de savoir cacher son habileté.

246.

Ce qui paroist generosité n'est souvent qu'une ambition déguisée qui méprise de petits interests pour aller à de plus grands.

247.

La fidelité qui paroist en la pluspart des hommes n'est qu'une invention de l'amour propre pour attirer la confiance; c'est un moyen

de nous élever au dessus des autres et de nous rendre depositaires des choses les plus importantes.

248.

La magnanimité méprise tout pour avoir tout.

249.

Il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix, dans les yeux et dans l'air de la personne, que dans le choix des paroles.

250.

La veritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut et à ne dire que ce qu'il faut.

251.

Il y a des personnes à qui les défauts siéent

bien, et d'autres qui sont disgraciées avec leurs bonnes qualitez.

252.

Il est aussi ordinaire de voir changer les goûts qu'il est extraordinaire de voir changer les inclinations.

253.

L'interest met en œuvre toutes sortes de vertus et de vices.

254.

L'humilité n'est souvent qu'une feinte soûmission dont on se sert pour soûmettre les autres : c'est un artifice de l'orgueil qui s'abaisse pour s'élever ; et, bien qu'il se transforme en mille manieres, il n'est jamais mieux déguisé et plus capable de tromper que lors qu'il se cache sous la figure de l'humilité.

255.

Tous les sentimens ont chacun un ton de voix, des gestes et des mines qui leur sont propres; et ce rapport, bon ou mauvais, agreable ou desagreable, est ce qui fait que les personnes plaisent ou déplaisent.

256.

Dans toutes les professions, chacun affecte une mine et un exterieur pour paroistre ce qu'il veut qu'on le croye. Ainsi on peut dire que le monde n'est composé que de mines.

257.

La gravité est un mystere du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit.

258.

Le bon goust vient plus du jugement que de l'esprit.

259.

Le plaisir de l'amour est d'aimer, et l'on est plus heureux par la passion que l'on a que par celle que l'on donne.

260.

La civilité est un desir d'en recevoir et d'estre estimé poly.

261.

L'éducation que l'on donne d'ordinaire aux jeunes gens est un second amour propre qu'on leur inspire.

262.

Il n'y a point de passion où l'amour de soy-mesme regne si puissamment que dans l'amour; et on est toûjours plus disposé à sacrifier le repos de ce qu'on aime qu'à perdre le sien.

263.

Ce qu'on nomme liberalité n'est le plus souvent que la vanité de donner, que nous aimons mieux que ce que nous donnons.

264.

La pitié est souvent un sentiment de nos propres maux dans les maux d'autruy; c'est une habile prévoyance des malheurs où nous pouvons tomber : nous donnons du secours aux autres pour les engager à nous en donner

en de semblables occasions; et ces services que nous leur rendons sont, à proprement parler, des biens que nous nous faisons à nous-mesmes par avance.

265.

La petitesse de l'esprit fait l'opiniastreté, et nous ne croyons pas aisément ce qui est au delà de ce que nous voyons.

266.

C'est se tromper que de croire qu'il n'y ait que les violentes passions, comme l'ambition et l'amour, qui puissent triompher des autres. La paresse, toute languissante qu'elle est, ne laisse pas d'en estre souvent la maistresse : elle usurpe sur tous les desseins et sur toutes les actions de la vie; elle y détruit et y consume insensiblement les passions et les vertus.

267.

La promptitude à croire le mal sans l'avoir assez examiné est un effet de l'orgueil et de la paresse. On veut trouver des coupables, et on ne veut pas se donner la peine d'examiner les crimes.

268.

Nous recusons des Juges pour les plus petits interests, et nous voulons bien que nôtre reputation et nôtre gloire dépendent du jugement des hommes, qui nous sont tous contraires, ou par leur jalousie, ou par leur préoccupation, ou par leur peu de lumiere; et ce n'est que pour les faire prononcer en nôtre faveur que nous exposons en tant de manieres nôtre repos et nôtre vie.

269.

Il n'y a gueres d'homme assez habile pour connoistre tout le mal qu'il fait.

270.

L'honneur acquis est caution de celuy qu'on doit acquerir.

271.

La jeunesse est une yvresse continuelle : c'est la fiévre de la raison.

272.

Rien ne devroit plus humilier les hommes qui ont merité de grandes loüanges que le soin qu'ils prennent encore de se faire valoir par de petites choses.

273.

Il y a des gens qu'on approuve dans le monde, qui n'ont pour tout merite que les vices qui servent au commerce de la vie.

274.

La grace de la nouveauté est à l'amour ce que la fleur est sur les fruits : elle y donne un lustre qui s'efface aisement et qui ne revient jamais.

275.

Le bon naturel qui se vante d'estre si sensible est souvent étouffé par le moindre interest.

276.

L'absence diminüe les mediocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu.

277.

Les femmes croyent souvent aimer, encore qu'elles n'aiment pas. L'occupation d'une in-

trigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie, la pente naturelle au plaisir d'estre aimées, et la peine de refuser, leur persuadent qu'elles ont de la passion lors qu'elles n'ont que de la coqueterie.

278.

Ce qui fait que l'on est souvent mécontant de ceux qui negocient est qu'ils abandonnent presque toûjours l'interest de leurs amis pour l'interest du succez de la negociation, qui devient le leur par l'honneur d'avoir reüssi à ce qu'ils avoient entrepris.

279.

Quand nous exagerons la tendresse que nos amis ont pour nous, c'est souvent moins par reconnoissance que par le desir de faire juger de nostre merite.

280.

L'approbation que l'on donne à ceux qui entrent dans le monde vient souvent de l'envie secrete que l'on porte à ceux qui y sont établis.

281.

L'orgueil, qui nous inspire tant d'envie, nous sert souvent aussi à la moderer.

282.

Il y a des faussetez déguisées qui representent si bien la verité que ce seroit mal juger que de ne s'y pas laisser tromper.

283.

Il n'y a pas quelquefois moins d'habileté à

savoir profiter d'un bon conseil qu'à se bien conseiller soy-mesme.

284.

Il y a des méchans qui seroient moins dangereux s'ils n'avoient aucune bonté.

285.

La magnanimité est assez definie par son nom; neanmoins on pourroit dire que c'est le bon sens de l'orgueil et la voye la plus noble pour recevoir des loüanges.

286.

Il est impossible d'aimer une seconde fois ce qu'on a veritablement cessé d'aimer.

287.

Ce n'est pas tant la fertilité de l'esprit qui

nous fait trouver plusieurs expediens sur une mesme affaire que c'est le défaut de lumiere qui nous fait arrester à tout ce qui se presente à nôtre imagination, et qui nous empesche de discerner d'abord ce qui est le meilleur.

288.

Il y a des affaires et des maladies que les remedes aigrissent en certains temps; et la grande habileté consiste à connoistre quand il est dangereux d'en user.

289.

La simplicité affectée est une imposture delicate.

290.

Il y a plus de défauts dans l'humeur que dans l'esprit.

291.

Le merite des hommes a sa saison aussi bien que les fruits.

292.

On peut dire de l'humeur des hommes, comme de la pluspart des bastiments, qu'elle a diverses faces : les unes agreables et les autres desagreables.

293.

La moderation ne peut avoir le merite de combatre l'ambition et de la soûmettre : elles ne se trouvent jamais ensemble. La moderation est la langueur et la paresse de l'ame, comme l'ambition en est l'activité et l'ardeur.

294.

Nous aimons toûjours ceux qui nous admi-

rent, et nous n'aimons pas toûjours ceux que nous admirons.

295.

Il s'en faut bien que nous ne connoissions toutes nos volontez.

296.

Il est difficile d'aimer ceux que nous n'estimons point, mais il ne l'est pas moins d'aimer ceux que nous estimons beaucoup plus que nous.

297.

Les humeurs du corps ont un cours ordinaire et reglé qui meut et qui tourne imperceptiblement nôtre volonté; elles roulent ensemble et exercent successivement un empire secret en nous, de sorte qu'elles ont une part

considerable à toutes nos actions, sans que nous le puissions connoître.

298.

La reconnoissance de la pluspart des hommes n'est qu'une secrete envie de recevoir de plus grands bien-faits.

299.

Presque tout le monde prend plaisir à s'acquitter des petites obligations; beaucoup de gens ont de la reconnoissance pour les mediocres, mais il n'y a quasi personne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes.

300.

Il y a des folies qui se prennent comme les maladies contagieuses.

301.

Assez de gens méprisent le bien, mais peu savent le donner.

302.

Ce n'est d'ordinaire que dans de petits interests où nous prenons le hazard de ne pas croire aux apparences.

303.

Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

304.

Nous pardonnons souvent à ceux qui nous ennuïent, mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuïons.

305.

L'interest, que l'on accuse de tous nos crimes, merite souvent d'estre loüé de nos bonnes actions.

306.

On ne trouve guere d'ingrats tant qu'on est en estat de faire du bien.

307.

Il est aussi honneste d'estre glorieux avec soy-mesme qu'il est ridicule de l'estre avec les autres.

308.

On a fait une vertu de la moderation, pour borner l'ambition des grands hommes et pour consoler les gens mediocres de leur peu de fortune et de leur peu de merite.

309.

Il y a des gens destinez à estre sots qui ne font pas seulement des sotises par leur choix, mais que la fortune mesme contraint d'en faire.

310.

Il arrive quelquefois des accidens dans la vie d'où il faut estre un peu fou pour se bien tirer.

311.

S'il y a des hommes dont le ridicule n'ait jamais paru, c'est qu'on ne l'a pas bien cherché.

312.

Ce qui fait que les amans et les maîtresses ne s'ennuïent point d'estre ensemble, c'est qu'ils parlent toûjours d'eux-mesmes.

Universitas BIBLIOTHECA

313.

Pourquoy faut-il que nous ayons assez de memoire pour retenir jusqu'aux moindres particularitez de ce qui nous est arrivé, et que nous n'en ayons pas assez pour nous souvenir combien de fois nous les avons contées à une mesme personne?

314.

L'extrême plaisir que nous prenons à parler de nous-mesmes nous doit faire craindre de n'en donner gueres à ceux qui nous écoutent.

315.

Ce qui nous empesche d'ordinaire de faire voir le fonds de nostre cœur à nos amis n'est pas tant la défiance que nous avons

d'eux que celle que nous avons de nous-mesmes.

316.

Les personnes foibles ne peuvent estre sinceres.

317.

Ce n'est pas un grand malheur d'obliger des ingrats, mais c'en est un insuportable d'estre obligé à un mal honneste homme.

318.

On trouve des moyens pour guerir de la folie, mais on n'en trouve point pour redresser un esprit de travers.

319.

On ne sauroit conserver long-temps les sen-

timens qu'on doit avoir pour ses amis et pour ses bien-faicteurs si on se laisse la liberté de parler souvent de leurs défauts.

320.

Loüer les Princes des vertus qu'ils n'ont pas, c'est leur dire impunement des injures.

321.

Nous sommes plus prés d'aimer ceux qui nous haïssent que ceux qui nous aiment plus que nous ne voulons.

322.

Il n'y a que ceux qui sont méprisables qui craignent d'estre méprisez.

323.

Nôtre sagesse n'est pas moins à la mercy de la fortune que nos biens.

324.

Il y a dans la jalousie plus d'amour propre que d'amour.

325.

Nous nous consolons souvent par foiblesse des maux dont la raison n'a pas la force de nous consoler.

326.

Le ridicule des-honore plus que le des-honneur.

327.

Nous n'avoüons de petits defauts que pour persuader que nous n'en avons pas de grands.

328.

L'envie est plus irreconciliable que la haine.

329.

On croit quelquefois haïr la flaterie, mais on ne haït que la maniere de flater.

330.

On pardonne tant que l'on aime.

331.

Il est plus difficile d'estre fidele à sa maî-

tresse quand on est heureux que quand on en est mal-traité.

332.

Les femmes ne connoissent pas toute leur coqueterie.

333.

Les femmes n'ont point de severité complette sans aversion.

334.

Les femmes peuvent moins surmonter leur coquetterie que leur passion.

335.

Dans l'amour, la tromperie va presque toûjours plus loin que la méfiance.

336.

Il y a une certaine sorte d'amour dont l'excez empéche la jalousie.

337.

Il est de certaines bonnes qualitez comme des sens : ceux qui en sont entierement privez ne les peuvent apercevoir ny les comprendre.

338.

Lors que nôtre haine est trop vive, elle nous met au dessous de ceux que nous haïssons.

339.

Nous ne ressentons nos biens et nos maux qu'à proportion de nôtre amour propre.

340.

L'esprit de la pluspart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison.

341.

Les passions de la jeunesse ne sont gueres plus opposées au salut que la tiedeur des vieilles gens.

342.

L'Accent du Païs où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage.

343.

Pour estre un grand homme, il faut savoir profiter de toute sa fortune.

344.

La pluspart des hommes ont, comme les plantes, des proprietées cachées que le hazard fait découvrir.

345.

Les occasions nous font connoistre aux autres, et encore plus à nous-mesme.

346.

Il ne peut y avoir de regle dans l'esprit ny dans le cœur des femmes, si le temperament n'en est d'accord.

347.

Nous ne trouvons gueres de gens de bon sens que ceux qui sont de nôtre avis.

348.

Quand on aime, on doute souvent de ce qu'on croit le plus.

349.

Le plus grand miracle de l'amour, c'est de guerir de la coqueterie.

350.

Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses, c'est qu'ils croyent estre plus habiles que nous.

351.

On a bien de la peine à rompre quand on ne s'aime plus.

352.

On s'ennuie presque toûjours avec les gens avec qui il n'est pas permis de s'ennuyer.

353.

Un honneste homme peut estre amoureux comme un fou, mais non pas comme un sot.

354.

Il y a de certains defauts qui, bien mis en œuvre, brillent plus que la vertu mesme.

355.

On pert quelquefois des personnes qu'on regrette plus qu'on n'en est affligé, et d'autres dont on est affligé et qu'on ne regrette gueres.

356.

Nous ne loüons d'ordinaire de bon cœur que ceux qui nous admirent.

357.

Les petits esprits sont trop blessez des petites choses; les grands esprits les voyent toutes, et n'en sont point blessez.

358.

L'humilité est la veritable preuve des vertus Chrestiennes; sans elle, nous conservons tous nos defauts, et ils sont seulement couverts par l'orgueil, qui les cache aux autres et souvent à nous-mesmes.

359.

Les infidelitez devroient éteindre l'amour,

et il ne faudroit point estre jaloux quand on a sujet de l'estre. Il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie qui soient dignes qu'on en ait pour elles.

360.

On se décrie beaucoup plus auprés de nous par les moindres infidelitez qu'on nous fait que par les plus grandes qu'on fait aux autres.

361.

La jalousie naist toûjours avec l'amour, mais elle ne meurt pas toûjours avec luy.

362.

La pluspart des femmes ne pleurent pas tant la mort de leurs amans pour les avoir aimez que pour paroistre plus dignes d'estre aimées.

363.

Les violences qu'on nous fait nous font souvent moins de peine que celles que nous nous faisons à nous-mesmes.

364.

On sait assez qu'il ne faut gueres parler de sa femme, mais on ne sait pas assez qu'on devroit encore moins parler de soy.

365.

Il y a de bonnes qualitez qui degenerent en defauts quand elles sont naturelles, et d'autres qui ne sont jamais parfaites quand elles sont acquises. Il faut, par exemple, que la raison nous fasse ménagers de nôtre bien et de nôtre confiance, et il faut, au contraire, que la nature nous donne la bonté et la valeur.

366.

Quelque défiance que nous ayons de la sincerité de ceux qui nous parlent, nous croyons toûjours qu'ils nous disent plus vray qu'aux autres.

367.

Il y a peu d'honnestes femmes qui ne soient lasses de leur mestier.

368.

La pluspart des honnestes femmes sont des tresors cachez qui ne sont en seureté que parce qu'on ne les cherche pas.

369.

Les violences qu'on se fait pour s'empescher

d'aimer sont souvent plus cruelles que les rigueurs de ce qu'on aime.

370.

Il n'y a gueres de poltrons qui connoissent toûjours toute leur peur.

371.

C'est presque toûjours la faute de celuy qui aime de ne pas connoistre quand on cesse de l'aimer.

372.

La pluspart des jeunes gens croient estre naturels lorsqu'ils ne sont que mal polis et grossiers.

373.

Il y a de certaines larmes qui nous trompent

souvent nous-mêmes aprés avoir trompé les autres.

374.

Si on croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle, on est bien trompé.

375.

Les esprits mediocres condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée.

376.

L'envie est destruite par la veritable amitié, et la coquetterie par le veritable amour.

377.

Le plus grand defaut de la penetration n'est pas de n'aller point jusqu'au but, c'est de le passer.

378.

On donne des conseils, mais on n'inspire point de conduite.

379.

Quand nôtre merite baisse, nôtre goust baisse aussi.

380.

La fortune fait paroistre nos vertus et nos vices comme la lumiere fait paroistre les objets.

381.

La violence qu'on se fait pour demeurer fidelle à ce qu'on aime ne vaut guere mieux qu'une infidelité.

382.

Nos actions sont comme les bouts rimez, que chacun fait rapporter à ce qu'il luy plaist.

383.

L'envie de parler de nous et de faire voir nos defauts du costé que nous voulons bien les monstrer fait une grande partie de nostre sincerité.

384.

On ne devroit s'estonner que de pouvoir encore s'étonner.

385.

On est presque également difficile à contenter quand on a beaucoup d'amour et quand on n'en a plus guere.

386.

Il n'y a point de gens qui ayent plus souvent tort que ceux qui ne peuvent souffrir d'en avoir.

387.

Un sot n'a pas assez d'étoffe pour estre bon.

388.

Si la vanité ne renverse pas entierement les vertus, du moins elle les ébranle toutes.

389.

Ce qui nous rend la vanité des autres insuportable, c'est qu'elle blesse la nostre.

390.

On renonce plus aisement à son interest qu'à son goust.

391.

La fortune ne paroist jamais si aveugle qu'à ceux à qui elle ne fait pas de bien.

392.

Il faut gouverner la fortune comme la santé : en joüir quand elle est bonne, prendre patience quand elle est mauvaise, et ne faire jamais de grands remedes sans un extreme besoin.

393.

L'air Bourgeois se perd quelquefois à l'armée, mais il ne se perd jamais à la Cour.

394.

On peut estre plus fin qu'un autre, mais non pas plus fin que tous les autres.

395.

On est quelquefois moins mal-heureux d'estre

trompé de ce qu'on aime que d'en estre détrompé.

396.

On garde long-temps son premier Amant, quand on n'en prend point de second.

397.

Nous n'avons pas le courage de dire en general que nous n'avons point de defauts et que nos ennemis n'ont point de bonnes qualitez, mais en détail nous ne sommes pas trop éloignez de le croire.

398.

De tous nos defauts, celuy dont nous demeurons le plus aisement d'accord, c'est de la paresse; nous nous persuadons qu'elle tient à toutes les vertus paisibles, et que, sans détruire

entierement les autres, elle en suspend seulement les fonctions.

399.

Il y a une élevation qui ne depend point de la fortune : c'est un certain air qui nous distingue et qui semble nous destiner aux grandes choses, c'est un prix que nous nous donnons imperceptiblement à nous-mémes ; c'est par cette qualité que nous usurpons les déferences des autres hommes, et c'est elle d'ordinaire qui nous met plus au dessus d'eux que la naissance, les dignitez et le merite mesme.

400.

Il y a du merite sans élevation, mais il n'y a point d'élevation sans quelque merite.

401.

L'élevation est au merite ce que la parure est aux belles personnes.

402.

Ce qui se trouve le moins dans la galanterie, c'est de l'amour.

403.

La fortune se sert quelquefois de nos defauts pour nous élever, et il y a des gens incommodes dont le merite seroit mal recompensé si on ne vouloit acheter leur absence.

404.

Il semble que la Nature ait caché dans le fonds de nostre esprit des talens et une habileté que nous ne connoissons pas; les passions seules ont le droit de les mettre au jour et de nous donner quelquefois des veuës plus certaines et plus achevées que l'art ne sauroit faire.

405.

Nous arrivons tout nouveaux aux divers âges de la vie, et nous y manquons souvent d'experience, malgré le nombre des années.

406.

Les coquettes se font honneur d'estre jalouses de leurs amans, pour cacher qu'elles sont envieuses des autres femmes.

407.

Il s'en faut bien que ceux qui s'attrapent à nos finesses ne nous paroissent aussi ridicules que nous nous le paroissons à nous-mesmes quand les finesses des autres nous ont attrapez.

408.

Le plus dangereux ridicule des vieilles per-

sonnes qui ont esté aimables, c'est d'oublier qu'elles ne le sont plus.

409.

Nous aurions souvent honte de nos plus belles actions si le monde voyoit tous les motifs qui les produisent.

410.

Le plus grand effort de l'amitié n'est pas de montrer nos defauts à un ami, c'est de luy faire voir les siens.

411.

On n'a guere de defauts qui ne soient plus pardonnables que les moyens dont on se sert pour les cacher.

412.

Quelque honte que nous ayons meritée, il

est presque toûjours en nostre pouvoir de rétablir nostre reputation.

413.

On ne plaist pas long-temps quand on n'a qu'une sorte d'esprit.

414.

Les fous et les sottes gens ne voyent que par leur humeur.

415.

L'esprit nous sert quelquefois hardiment à faire des sottises.

416.

La vivacité qui augmente en vieillissant ne va pas loin de la folie.

417.

En amour, celuy qui est guery le premier est toûjours le mieux guery.

418.

Les jeunes femmes qui ne veulent point paroistre coquetes, et les hommes d'un âge avancé qui ne veulent pas estre ridicules, ne doivent jamais parler de l'amour comme d'une chose où ils puissent avoir part.

419.

Nous pouvons paroistre grands dans un employ au dessous de nôtre merite, mais nous paroissons souvent petits dans un employ plus grand que nous.

420.

Nous croyons souvent avoir de la constance dans les malheurs lors que nous n'avons que de l'abatement, et nous les souffrons sans ozer les regarder, comme les poltrons se laissent tüer de peur de se deffendre.

421.

La confiance fournit plus à la conversation que l'esprit.

422.

Toutes les passions nous font faire des fautes, mais l'amour nous en fait faire de plus ridicules.

423.

Peu de gens savent estre vieux.

424.

Nous nous faisons honneur des deffauts opposez à ceux que nous avons : quand nous sommes foibles, nous nous vantons d'estre opiniastres.

425.

La penetration a un air de deviner qui flatte plus nôtre vanité que toutes les autres qualitez de l'esprit.

426.

La grace de la nouveauté et la longue habitude, quelque opposées qu'elles soient, nous empeschent égallement de sentir les defauts de nos amis.

427.

La pluspart des amis dégoûtent de l'amitié,

et la pluspart des devots dégoûtent de la devotion.

428.

Nous pardonnons aisément à nos amis les deffauts qui ne nous regardent pas.

429.

Les femmes qui aiment pardonnent plus aisement les grandes indiscretions que les petites infidelitez.

430.

Dans la vieillesse de l'amour, comme dans celle de l'âge, on vit encore pour les maux, mais on ne vit plus pour les plaisirs.

431.

Rien n'empesche tant d'être naturel que l'envie de le paroistre.

432.

C'est en quelque sorte se donner part aux belles actions que de les loüer de bon cœur.

433.

La plus veritable marque d'estre né avec de grandes qualitez, c'est d'estre né sans envie.

434.

Quand nos amis nous ont trompez, on ne doit que de l'indifference aux marques de leur amitié, mais on doit toûjours de la sensibilité à leurs malheurs.

435.

La fortune et l'humeur gouvernent le monde.

436.

Il est plus aisé de connoître l'homme en general que de connoître un homme en particulier.

437.

On ne doit pas juger du merite d'un homme par ses grandes qualitez, mais par l'usage qu'il en sait faire.

438.

Il y a une certaine reconnoissance vive qui ne nous acquitte pas seulement des biens-faits que nous avons receus, mais qui fait mesme que nos amis nous doivent en leur payant ce que nous leur devons.

439.

Nous ne desirerions gueres de choses avec

ardeur si nous connoissions parfaitement ce que nous desirons.

440.

Ce qui fait que la pluspart des femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle est fade quand on a senty de l'amour.

441.

Dans l'amitié, comme dans l'amour, on est souvent plus heureux par les choses qu'on ignore que par celles que l'on sait.

442.

Nous essayons de nous faire honneur des defauts que nous ne voulons pas corriger.

443.

Les passions les plus violentes nous laissent

quelquefois du relache, mais la vanité nous agite toûjours.

444.

Les vieux fous sont plus fous que les jeunes.

445.

La foiblesse est plus opposée à la vertu que le vice.

446.

Ce qui rend les douleurs de la honte et de la jalousie si aiguës, c'est que la vanité ne peut servir à les supporter.

447.

La bienseance est la moindre de toutes les Loix et la plus suivie.

448.

Un esprit droit a moins de peine de se soûmettre aux esprits de travers que de les conduire.

449.

Lors que la fortune nous surprend en nous donnant une grande place sans nous y avoir conduits par degrez ou sans que nous nous y soyons élevez par nos esperances, il est presque impossible de s'y bien soûtenir et de paroistre digne de l'occuper.

450.

Nôtre orgüeil s'augmente souvent de ce que nous retranchons de nos autres defauts.

451.

Il n'y a point de sots si incommodes que ceux qui ont de l'esprit.

452.

Il n'y a point d'homme qui se croye en chacune de ses qualitez au dessous de l'homme du monde qu'il estime le plus.

453.

Dans les grandes affaires, on doit moins s'appliquer à faire naistre des occasions qu'à profiter de celles qui se presentent.

454.

Il n'y a gueres d'occasion où l'on fit un meschant marché de renoncer au bien qu'on dit de nous, à condition de n'en dire point de mal.

455.

Quelque disposition qu'ait le monde à mal

juger, il fait encore plus souvent grace au faux merite qu'il ne fait injustice au veritable.

456.

On est quelquefois un sot avec de l'esprit, mais on ne l'est jamais avec du jugement.

457.

Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes que d'essayer de paroistre ce que nous ne sommes pas.

458.

Nos ennemis approchent plus de la verité dans les jugemens qu'ils font de nous que nous n'en approchons nous-mesmes.

459.

Il y a plusieurs remedes qui guerissent de l'Amour, mais il n'y en a point d'infaillibles.

460.

Il s'en faut bien que nous connoissions tout ce que nos passions nous font faire.

461.

La vieillesse est un tyran qui defend sur peine de la vie tous les plaisirs de la jeunesse.

462.

Le mesme orgueil qui nous fait blasmer les defauts dont nous nous croyons exempts nous porte à mépriser les bonnes qualitez que nous n'avons pas.

463.

Il y a souvent plus d'orgueil que de bonté à pleindre les malheurs de nos ennemis : c'est pour leur faire sentir que nous sommes au dessus d'eux que nous leur donnons des marques de compassion.

464.

Il y a un excés de biens et de maux qui passe nôtre sensibilité.

465.

Il s'en faut bien que l'innocence ne trouve autant de protection que le crime.

466.

De toutes les passions violentes, celle qui sied le moins mal aux femmes, c'est l'amour.

467.

La vanité nous fait faire plus de choses contre nôtre goust que la raison.

468.

Il y a de meschantes qualitez qui font de grands talents.

469.

On ne souhaitte jamais ardemment ce qu'on ne souhaitte que par raison.

470.

Toutes nos qualitez sont incertaines et douteuses en bien comme en mal, et elles sont presque toutes à la mercy des occasions.

471.

Dans les premieres passions, les femmes aiment l'amant, et dans les autres, elles aiment l'amour.

472.

L'orgueil a ses bizareries comme les autres passions : on a honte d'avoüer que l'on ait de la jalousie, et on se fait honneur d'en avoir eu et d'estre capable d'en avoir.

473.

Quelque rare que soit le veritable amour, il l'est encore moins que la veritable amitié.

474.

Il y a peu de femmes dont le merite dure plus que la beauté.

475.

L'envie d'être plaint ou d'être admiré fait souvent la plus grande partie de nôtre confiance.

476.

Nôtre envie dure toûjours plus long-temps que le bonheur de ceux que nous envions.

477.

La mesme fermeté qui sert à resister à l'amour sert aussi à le rendre violent et durable; et les personnes foibles, qui sont toûjours agitées des passions, n'en sont presque jamais veritablement remplies.

478.

L'imagination ne sauroit inventer tant de

diverses contrarietez qu'il y en a naturellement dans le cœur de chaque personne.

479.

Il n'y a que les personnes qui ont de la fermeté qui puissent avoir une veritable douceur; celles qui paroissent douces n'ont d'ordinaire que de la foiblesse, qui se convertit aisement en aigreur.

480.

La timidité est un defaut dont il est dangereux de reprendre les personnes qu'on en veut corriger.

481.

Rien n'est plus rare que la veritable bonté; ceux mesme qui croient en avoir n'ont d'ordinaire que de la complaisance ou de la foiblesse.

482.

L'esprit s'attache par paresse et par constance à ce qui lui est facile ou agréable; cette habitude met toûjours des bornes à nos connoissances, et jamais personne ne s'est donné la peine d'estendre et de conduire son esprit aussi loin qu'il pourroit aller.

483.

On est d'ordinaire plus médisant par vanité que par malice.

484.

Quand on a le cœur encore agité par les restes d'une passion, on est plus prés d'en prendre une nouvelle que quand on est entierement guery.

485.

Ceux qui ont eu de grandes passions se trouvent toute leur vie heureux, et malheureux d'en estre gueris.

486.

Il y a encore plus de gens sans interest que sans envie.

487.

Nous avons plus de paresse dans l'esprit que dans le corps.

488.

Le calme ou l'agitation de nôtre humeur ne dépend pas tant de ce qui nous arrive de plus considerable dans la vie que d'un arrangement commode ou desagreable de petites choses qui arrivent tous les jours.

489.

Quelque meschans que soient les hommes, ils n'oseroient paroître ennemis de la vertu ; et lors qu'ils la veulent persecuter, ils feignent de croire qu'elle est fausse, ou ils luy supposent des crimes.

490.

On passe souvent de l'amour à l'ambition, mais on ne revient gueres de l'ambition à l'amour.

491.

L'extreme avarice se mesprend presque toûjours; il n'y a point de passion qui s'éloigne plus souvent de son but ny sur qui le present ait tant de pouvoir au prejudice de l'avenir.

492.

L'avarice produit souvent des effets con-

traires : il y a un nombre infini de gens qui sacrifient tout leur bien à des esperances douteuses et éloignées, d'autres méprisent de grands avantages à venir pour de petits interests presens.

493.

Il semble que les hommes ne se trouvent pas assez de defauts, ils en augmentent encore le nombre par de certaines qualitez singulieres dont ils affectent de se parer, et il les cultivent avec tant de soin qu'elles deviennent à la fin des defauts naturels qu'il ne dépend plus d'eux de corriger.

494.

Ce qui fait voir que les hommes connoissent mieux leurs fautes qu'on ne pense, c'est qu'ils n'ont jamais tort quand on les entend parler de leur conduite; le mesme amour propre qui les aveugle d'ordinaire les éclaire alors et leur

donne des veuës si justes qu'il leur fait suprimer ou déguiser les moindres choses qui peuvent estre condamnées.

495.

Il faut que les jeunes gens qui entrent dans le monde soient honteux ou étourdis : un air capable et composé se tourne d'ordinaire en impertinence.

496.

Les querelles ne dureroient pas long-temps si le tort n'étoit que d'un costé.

497.

Il ne sert de rien d'estre jeune sans estre belle, ny d'estre belle sans estre jeune.

498.

Il y a des personnes si legeres et si frivolles

qu'elles sont aussi éloignées d'avoir de veritables défauts que des qualitez solides.

499.

On ne conte d'ordinaire la premiere galanterie des femmes que lors qu'elles en ont une seconde.

500.

Il y a des gens si remplis d'eux-mesmes que, lors qu'ils sont amoureux, ils trouvent moyen d'estre occupez de leur passion sans l'estre de la personne qu'ils aiment.

501.

L'amour, tout agreable qu'il est, plaist encore plus par les manieres dont il se montre que par luy-mesme.

502.

Peu d'esprit avec de la droiture ennüie moins à la longue que beaucoup d'esprit avec du travers.

503.

La jalousie est le plus grand de tous les maux, et celuy qui fait le moins de pitié aux personnes qui le causent.

504.

Aprés avoir parlé de la fausseté de tant de vertus apparentes, il est raisonnable de dire quelque chose de la fausseté du mépris de la mort. J'entens parler de ce mépris de la mort que les payens se vantent de tirer de leurs propres forces, sans l'esperance d'une meilleure vie. Il y a difference entre souffrir la mort con-

stamment et la mépriser. Le premier est assez ordinaire, mais je croy que l'autre n'est jamais sincere. On a écrit neanmoins tout ce qui peut le plus persuader que la mort n'est point un mal, et les hommes les plus foibles, aussi bien que les Heros, ont donné mille exemples celebres pour établir cette opinion. Cependant, je doute que personne de bon sens l'ait jamais crû; et la peine que l'on prend pour le persuader aux autres et à soy-mesme fait assez voir que cette entreprise n'est pas aisée. On peut avoir divers sujets de dégoust dans la vie, mais on n'a jamais raison de mépriser la mort; ceux mesmes qui se la donnent volontairement ne la content pas pour si peu de chose, et ils s'en étonnent et la rejettent comme les autres lors qu'elle vient à eux par une autre voye que celle qu'ils ont choisie. L'inégalité que l'on remarque dans le courage d'un nombre infini de vaillans hommes vient de ce que la mort se découvre differemment à leur imagination, et y paroist

plus presente en un temps qu'en un autre : ainsi, il arrive qu'aprés avoir méprisé ce qu'ils ne connoissent pas, ils craignent enfin ce qu'ils connoissent. Il faut éviter de l'envisager avec toutes ses circonstances si on ne veut pas croire qu'elle soit le plus grand de tous les maux. Les plus habiles et les plus braves sont ceux qui prennent de plus honnestes pretextes pour s'empescher de la considerer; mais tout homme qui la sait voir telle qu'elle est trouve que c'est une chose épouvantable. La necessité de mourir faisoit toute la constance des Philosophes. Ils croyoient qu'il falloit aller de bonne grace où l'on ne sauroit s'empescher d'aller, et, ne pouvant eterniser leur vie, il n'y avoit rien qu'ils ne fissent pour eterniser leur reputation et sauver du naufrage ce qui n'en peut estre garanty. Contentons-nous, pour faire bonne mine, de ne nous pas dire à nous-mesmes tout ce que nous en pensons, et esperons plus de nôtre temperament que de ces faibles raisonne-

mens qui nous font croire que nous pouvons approcher de la mort avec indiference. La gloire de mourir avec fermeté, l'esperance d'étre regreté, le desir de laisser une belle reputation, l'assurance d'estre affranchy des miseres de la vie et de ne dépendre plus des caprices de la fortune, sont des remedes qu'on ne doit pas rejetter. Mais on ne doit pas croire aussi qu'ils soient infaillibles. Ils font, pour nous assurer, ce qu'une simple haye fait souvent, à la guerre, pour assurer ceux qui doivent approcher d'un lieu d'où l'on tire. Quand on en est éloigné, on s'imagine qu'elle peut mettre à couvert; mais quand on en est proche, on trouve que c'est un foible secours. C'est nous flater de croire que la mort nous paroisse de prés ce que nous en avons jugé de loin, et que nos sentimens, qui ne sont que foiblesse, soient d'une trempe assez forte pour ne point souffrir d'atteinte par la plus rude de toutes les épreuves. C'est aussi mal connoître

les effets de l'amour propre que de penser qu'il puisse nous aider à conter pour rien ce qui le doit necessairement détruire ; et la raison, dans laquelle on croit trouver tant de ressources, est trop foible en cette rencontre pour nous persuader ce que nous voulons. C'est elle, au contraire, qui nous trahit le plus souvent, et qui, au lieu de nous inspirer le mépris de la mort, sert à nous découvrir ce qu'elle a d'affreux et de terrible. Tout ce qu'elle peut faire pour nous est de nous conseiller d'en détourner les yeux pour les arrester sur d'autres objets. Caton et Brutus en choisirent d'illustres. Un laquais se contenta, il y a quelque temps, de danser sur l'échaffaut où il alloit estre roüé. Ainsi, bien que les motifs soient differens, ils produisent les mêmes effets. De sorte qu'il est vray que, quelque disproportion qu'il y ait entre les grands hommes et les gens du commun, on a veu mille fois les uns et les autres recevoir la mort d'un mesme visage ; mais ç'a

toûjours esté avec cette difference, que, dans le mespris que les grands hommes font paroître pour la mort, c'est l'amour de la gloire qui leur en oste la veuë, et, dans les gens du commun, ce n'est qu'un effet de leur peu de lumiere qui les empesche de connoistre la grandeur de leur mal et leur laisse la liberté de penser à autre chose.

FIN.

TABLE DES MATIERES

DE

CES REFLEXIONS MORALES

Le chiffre marque les Maximes, et non pas les Pages.

A

AGES de la vie, 405.
Accidens, 59.
Accens de Pays, 342.
Actions, 7, 57, 58, 160, 161, 382, 409.
Affaires, 453.
Affectation, 134.
Afflictions, 232, 233, 355, 362.
Agréement, 240, 255
Air Bourgeois, 393.
Air composé, 495.

Ambition, 24, 91, 246, 293, 490.
Ame, 188, 193, 194.
Amitié, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 88, 96, 114, 179, 235, 279, 286, 294, 296, 321, 410, 434, 440, 441, 473.
Amour, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 83, 111, 131, 136, 175, 176, 259, 262, 374, 385, 396, 440, 441, 473, 490, 501.
Amour propre, 2, 3, 4, 46, 48, 143, 228, 236, 247, 261, 262, 386, 417, 418, 494, 500.
Application, 41, 243.
Avarice, 167, 491, 492.
Avidité, 66.

B

BEAUTÉ, 240, 497.
Bien-faits, 14, 299, 301
Bien-seance, 447.
Bon-heur, 49.
Bonne grace, 67.
Bonté, 237, 387, 481.
Bon sens, 67, 347.

C

CIVILITÉ, 260.
Clemence, 15, 16.
Cœur, 98, 102, 103, 108, 478.

Compassion de nos ennemis, 463.
Conduite, 163, 227.
Confiance, 475.
Confiance des Grands, 239.
Connoissance, 106, 295, 436, 482.
Conseils, 110, 116, 283, 378.
Constance, 19, 20, 21, 175, 176, 420.
Conversation, 139, 421.
Coqueterie, 107, 241, 349, 376, 406.
Crimes, 183, 196, 197, 465.
Curiosité, 173.

D

DEFAUTS, 31, 90, 112, 155, 184, 190, 194, 202, 251, 327, 354, 397, 411, 424, 428, 442, 493, 498.
Deffiance, 86, 315, 366.
Dégoust, 155, 211.
Déguisement, 129, 246, 282.
Desir, 439, 469.
Desseins, 160, 161.
Devotion, 427.
Douceur, 479.
Droiture, 502.

E

ÉDUCATION, 261.
Élevation, 399, 400, 401, 403.
Éloquence, 249, 250, 258.

Emplois, 164, 419, 449.
Ennuy, 141, 172, 304, 352.
Envie, 27, 280, 281, 376, 476, 486.
Esperance, 168.
Esprit, 44, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 108, 112, 140, 142, 174, 265, 287, 413, 415.
Esprits mediocres, 375.
Exemples, 230.

F

FAVORIS, 55.
Felicité, 48.
Femmes, 204, 205, 220, 241, 277, 346, 362, 440.
Fermeté, 477, 479.
Fidelité, 247.
Finesse, 117, 124, 125, 126, 127, 350, 394, 407.
Flatterie, 123, 144, 152, 198, 329.
Foiblesse, 120, 130, 316, 445, 481.
Folie, 207, 209, 210, 231, 300, 318.
Force, 42, 44, 237.
Fortune, 1, 15, 52, 53, 60, 61, 154, 212, 329, 343, 380, 391, 392, 435.

G

GALANTERIE, 73, 100, 402, 499.
Generosité, 246.
Gloire, 157, 198, 307.

Goust, 252, 258, 390.
Gouverneur, 151.
Gravité, 257.

H

HABILITÉ, 59, 199, 208, 244, 245, 269, 283, 288, 404.
Hazard, 57.
Heros, 24, 53, 185.
Hipocrisie, 218, 233.
Honneste-homme, 202, 203, 206, 353.
Honneste-femme, 367, 368.
Honneur, 270.
Honte, 446.
Humeur, 45, 47, 61, 290, 292, 297, 414, 435, 488.
Humilité, 254, 272, 358.

I

JALOUSIE, 28, 32, 361, 446, 472, 503.
Jeunesse, 110, 271, 341, 495, 497.
Inconstance, 181, 306, 317.
Indiscretion, 429.
Infidelité, 359, 360, 381.
Ingratitude, 96, 226.
Imitation, 230.

Inclination, 252.
Incommoder, 242.
Injures, 14.
Innocence, 465.
Interest, 39, 40, 66, 85, 171, 187, 232, 253, 275, 302, 305, 486.
Jugement, 89, 97, 456.
Justice, 78.

L

LARMES, 373.
Liberalité, 263.
Loüanges, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 237, 356, 454.

M

MAGNANIMITE, 248, 285.
Mal-heur, 49.
Mariage, 113.
Medisance, 483.
Maux, 22, 197, 229, 238, 264, 267.
Memoire, 89, 313.
Mensonge, 63.
Merite, 50, 92, 95, 153, 155, 156, 158, 162, 164, 165, 166, 273, 279, 291, 379, 455.

Mines, 256.
Moderation, 17, 18, 293, 308.
Mort, 21, 23, 26, 302.
Mépris de la mort, 504.

N

NATUREL, 413.
Niais, 208.
Negotiations, 278.
Noms illustres, 94.
Nouveauté, 274, 426.

O

OCCASIONS, 345.
Opiniastreté, 234, 265.
Orgueil, 34, 35, 36, 37, 228, 239, 254, 267, 281, 450, 462, 472.

P

PARESSE, 169, 266, 267, 398, 482, 487.
Parler, 137, 138, 142, 364.
Passions, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 122, 188, 266, 276, 422, 460, 466, 471, 484, 485, 500.
Penetration, 277, 425.
Perseverance, 377.

Peur, 370.
Philosophie et Philosophes, 22, 54.
Pitié, 264.
Plaisir, 123.
Politesse, 99, 372.
Preoccupation, 92.
Procedé, 170.
Promesse, 38.
Proprietez des hommes, 344.
Prudence, 65.

Q

QUALITEZ, 365, 433, 437, 452, 468, 470.
Querelles, 496.

R

RAISON, 42, 105, 469.
Reconciliation, 82.
Reconnoissance, 223, 224, 225, 226, 298, 438.
Remedes de l'amour, 459.
Repentir, 180.
Repos, 48.
Reproches, 148.
Reputation, 268.
Richesses, 54.
Rois, 258.

S

SAGESSE, 132, 210, 231.
Sentimens, 255.
Sensibilité, 464.
Silence, 79, 137, 138.
Simplicité, 289.
Sincerité, 62, 383, 457.
Societé, 87.
Sots, 451.
Subtilité, 128.

T

TIMIDITÉ, 169, 480.
Trahison, 120, 126.
Travers, 448, 502.
Tromperie, 114, 115, 118, 127, 129, 201, 395.

V

VALEUR, 213, 214, 215, 216, 217, 219, 220, 221.
Vanité, 137, 200, 201, 232, 388, 389, 443, 467, 483.
Verité, 64, 458.

Vertus, 1, 25, 171, 182, 186, 187, 189, 200, 218, 253, 410, 489.
Vices, 182, 186, 187, 189, 191, 192, 195, 218, 253, 273.
Vieillesse, 93, 109, 112, 210, 222, 241, 408, 423, 430, 461.
Vieux fous, 444.
Violence, 363, 369, 466.
Vivacité, 416.
Volonté, 30, 295.

Fin de la Table.

SUPPLÉMENTS

EXTRAITS DES ÉDITIONS

PUBLIÉES DU VIVANT DE L'AUTEUR

Extraits de la 1re *édition* (1665)

ADVIS AU LECTEUR

Voicy un portrait du cœur de l'homme que je donne au public sous le Nom de Reflexions ou Maximes Morales. *Il court fortune de ne plaire pas à tout le monde, parce qu'on trouvera peut-estre qu'il ressemble trop, et qu'il ne flatte pas assez. Il y a aparence que l'intention du Peintre n'a jamais esté de faire parroistre cet ouurage, et qu'il seroit encore renfermé dans son cabinet si une mé-*

chante copie qui en a couru, et qui a passé même depuis quelque temps en Hollande, n'avoit obligé un de ses Amis de m'en donner une autre, qu'il dit estre tout à fait conforme à l'Original. Mais toute correcte qu'elle est, possible n'évitera-t-elle pas la censure de certaines Personnes qui ne peuvent souffrir que l'on se mesle de penetrer dans le fonds de leur cœur, et qui croyent estre en droit d'empescher que les autres les connoissent, parce qu'elles ne veulent pas se connoistre elles-mêmes. Il est vray que, comme ces Maximes *sont remplies de ces sortes de veritez dont l'orgueil humain ne se peut accommoder, il est presque impossible qu'il ne se soûleve contre-elles, et qu'elles ne s'atirent des Censeurs. Aussi est-ce pour eux que je mets icy une* Lettre *que l'on m'a donnée, qui a esté faite depuis que le manuscrit a paru, et dans le temps que chacun se mesloit d'en dire son avis. Elle m'a semblé assez propre pour répondre aux principales dificultez que l'on peut opposer aux* Reflexions, *et pour expliquer les sentimens de leur Auteur. Elle suffit pour faire voir que ce qu'elles contiennent n'est autre chose que l'abregé d'une Morale conforme aux pensées de plusieurs Peres de l'Eglise, et que celuy qui les a escrites a eu beaucoup de raison de croire qu'il ne pouvoit s'egarer en suivant de si bons guides, et qu'il luy estoit permis de parler de* l'Homme *comme les Peres en ont parlé. Mais si le respect qui leur est deu n'est pas capable de retenir le chagrin des Critiques, s'ils ne font point de scrupule de condamner l'opinion de ces grands Hommes en condamnant ce Livre, je prie le Lecteur de ne les pas*

imiter, de ne laisser point entraisner son esprit au premier mouvement de son cœur, et de donner ordre, s'il est possible, que l'Amour propre *ne se mesle point dans le jugement qu'il en fera. Car, s'il le consulte, il ne faut pas s'attendre qu'il puisse estre favorable à ces* Maximes : *comme elles traittent* l'Amour propre *de corrupteur de la raison, il ne manquera pas de prevenir l'esprit contre elles. Il faut donc prendre garde que cette prevention ne les justifie, et se persuader qu'il n'y a rien de plus propre à establir la verité de ces* Reflexions *que la chaleur et la subtilité que l'on temoignera pour les combattre. En effet, il sera difficile de faire croire à tout homme de bon sens que l'on les condamne par d'autre motif que par celuy de l'interest caché, de l'orgueil et de l'amour propre. En un mot, le meilleur party que le Lecteur ait à prendre est de se mettre d'abord dans l'esprit qu'il n'y a aucune de ces Maximes qui le regarde en particulier, et qu'il en est seul excepté, bien qu'elles paroissent generales. Apres cela je luy répond qu'il sera le premier à y souscrire, et qu'il croira qu'elles font encore grace au cœur humain. Voila ce que j'avois à dire sur cét escrit en general ; pour ce qui est de la methode que l'on y eust peu observer, je croy qu'il eust esté à desirer que chaque* Maxime *eût eu un tiltre du sujet qu'elle traite, et qu'elles eussent esté mises dans un plus grand ordre ; mais je ne l'ay pû faire sans renverser entierement celuy de la copie qu'on m'a donnée ; et comme il y a plusieurs* Maximes *sur une même matiere, ceux à qui j'en ay demandé avis ont jugé qu'il estoit*

plus expedient de faire une table à laquelle on aura recours pour trouver celles qui traittent d'une même chose.

DISCOURS SUR LES REFLEXIONS

OU

SENTENCES ET MAXIMES MORALES.

MONSIEUR,

Je ne sçaurois vous dire au vray si les Reflexions Moralles sont de M***, quoy qu'elles soient écrites d'une maniere qui semble aprocher de la sienne. Mais en ces occasions là je me deffie presque toûjours de l'opinion publique, et c'est assez qu'elle luy en aye fait un present pour me donner une juste raison de n'en rien croire. Voila de bonne foy tout ce que je puis vous répondre sur la premiere chose que vous me demandez. Et pour l'autre, si vous n'aviez bien du pouvoir sur moy, vous n'en auriez guere plus de contentement : car un homme prevenu au point que je le suis d'estime pour cét ouvrage n'a pas toute la liberté qu'il faut pour en bien juger. Neantmoins, puisque vous me l'ordonnez, je vous en diray mon avis, sans vouloir m'ériger autrement en faiseur de dissertations,

et sans y méler en aucune façon l'interest de celuy que l'on croit avoir fait cét écrit. Il est aisé de voir d'abord qu'il n'estoit pas destiné pour paroistre au jour, mais seulement pour la satisfaction d'une personne qui, à mon avis, n'aspire pas à la gloire d'estre Autheur; et si par hazard c'estoit M***, je puis vous dire que sa reputation est établie dans le monde par tant de meilleurs tiltres, qu'il n'auroit pas moins de chagrin de sçavoir que ces *Reflexions* sont devenues publiques qu'il en eut lors que les *Memoires* qu'on luy attribuë furent imprimez. Mais vous sçavez, Monsieur, l'empressement qu'il y a dans le siecle pour publier toutes les nouveautés, et s'il y a moyen de l'empescher quand on le voudroit, sur tout celles qui courent sous des noms qui les rendent recommandables. Il n'y a rien de plus vray, Monsieur, les noms font valoir les choses aupres de ceux qui n'en sçauroient connoistre le veritable prix. Celuy des *Reflexions* est connu de peu de gens, quoy que plusieurs se soient meslez d'en dire leur avis. Pour moy, je ne me pique pas d'estre assez delicat et assez habile pour en bien juger : je dis habile et delicat, parce que je tiens qu'il faut estre pour cela l'un et l'autre; et quand je me pourrois flater de l'estre, je m'imagine que j'y trouverois peu de choses à changer. J'y rencontre par tout de la force et de la penetration, des pensées elevées et hardies, le tour de l'expression noble et accompagné d'un certain air de qualité qui n'apartient pas à tous ceux qui se meslent d'écrire. Je demeure d'accord qu'on n'y trouvera pas tout l'ordre ny tout l'art que l'on y pouroit souhaiter, et qu'un sçavant qui auroit un plus grand loisir y auroit

pu metre plus d'arangement; mais un homme qui n'écrit que pour soy et pour delasser son esprit, qui écrit les choses à mesure qu'elles luy viennent dans la pensée, n'effecte pas tant de suivre les regles que celuy qui écrit de profession, qui s'en fait une affaire, et qui songe à s'en faire honneur. Ce desordre neantmoins a ses graces, et des graces que l'Art ne peut imiter. Je ne sçay pas si vous estes de mon goust, mais, quand les sçavans m'en devroient vouloir du mal, je ne puis m'empescher de dire que je prefereray toute ma vie la maniere d'écrire negligée d'un Courtisan qui a de l'esprit à la regularité gesnée d'un Docteur qui n'a jamais rien vû que ses Livres. *Plus ce qu'il dit et ce qu'il écrit paroist aisé et dans un certain air d'un homme qui se neglige, plus cette negligence, qui cache l'art sous une expression simple et naturelle, luy donne d'agréement.* C'est de Tacite que je tiens cecy; je vous mets à la marge le passage Latin, que vous lirez si vous en avez envie, et j'en useray de méme de tous ceux dont je me souviendray, n'estant pas asseuré si vous aymez cette Langue, qui n'entre gueres dans le commerce du grand monde, quoy que je sçache que vous l'entendez parfaitement. N'est-il pas vray, Monsieur, que cette justesse recherchée avec trop d'estude a toûjours un je ne sçay quoy de contraint qui donne du degoust, et qu'on ne trouve jamais dans les ouvrages de ces gens esclaves des regles ces beautez où l'Art se déguise sous les aparences du na-

Dicta factaque ejus quanto solutiora, et quamdam sui negligentiam præferentia, tanto gratius in speciem simplicitatis accipiebantur. — Tac., Ann., l. 16.

turel, ce don d'écrire facilement et noblement, enfin ce que le Tasse a dit du Palais d'Armide :

Stimi (si misto il culto é col negletto)
Sol naturali gliornamenti e i siti
Di natura arte par, che per diletto
L'imitatrice sua scherzando imiti.

Tass., cant. 17.

Voila comme un Poëte François l'a pensé aprés luy :

L'artifice n'a point de part
Dans cette admirable structure,
La Nature, en formant tous les traits au hazard,
Sçait si bien imiter la justesse de l'Art,
Que l'œil, trompé d'une douce imposture,
Croit que c'est l'Art qui suit l'ordre de la Nature.

Voila ce que je pense de l'Ouvrage en general ; mais je voy bien que ce n'est pas assez pour vous satisfaire, et que vous voulez que je réponde plus précisément aux difficultés que vous me dites que l'on vous a faites. Il me semble que la premiere est celle-cy : *Que les Reflexions détruisent toutes les vertus.* On peut dire à cela que l'intention de celuy qui les a écrites paroist fort éloignée de les vouloir détruire ; il pretend seulement faire voir qu'il n'y en a presque point de pures dans le monde, et que dans la pluspart de nos actions il y a un meslange d'erreur et de verité, de perfection et d'imperfection, de vice et de vertu ; il regarde le cœur de l'homme corrompu, attaqué de l'orgueil et

de l'amour propre, et environné de mauvais exemples, comme le Commandant d'une Ville assiegée à qui l'argent a manqué : il fait de la monnoye de cuir et de carton. Cette monnoye a la figure de la bonne, on la debite pour le mesme prix, mais ce n'est que la misere et le besoin qui luy donnent cours parmy les assiegez. De même la pluspart des actions des hommes que le monde prend pour des vertus n'en ont bien souvent que l'image et la ressemblance. Elles ne laissent pas neantmoins d'avoir leur merite, et d'estre dignes en quelque sorte de nostre estime, estant tres-difficile d'en avoir humainement de meilleures. Mais quand il seroit vray qu'il croiroit qu'il n'y en auroit aucune de veritable dans l'homme en le considerant dans un estat purement naturel, il ne seroit pas le premier qui auroit eu cette opinion. Si je ne craignois pas de m'eriger trop en Docteur, je vous citerois bien des Auteurs, et même des Peres de l'Eglise et de grands Saints, qui ont pensé que l'amour propre et l'orgueil estoient l'ame des plus belles actions des Payens. Je vous ferois voir que quelques-uns d'entr'eux n'ont pas méme pardonné à la chasteté de Lucrece, que tout le monde avoit creu vertueuse, jusqu'à ce qu'ils eussent découvert la fausseté de cette vertu qui avoit produit la liberté de Rome, et qui s'estoit atiré l'admiration de tant de Siecles. Pensez-vous, Monsieur, que Seneque, qui faisoit aller son Sage de pair avec les Dieux, fust veritablement

Epictet., apud Arrian.
Jovem plus non posse quam bonum virum. — Senec., ep. lxxxiii.
Deus non vincit sapientem fœlicitate etiam si vincit ætate.— Senec., ibid.

sage luy-mesme, et qu'il fust bien persuadé de ce qu'il vouloit persuader aux autres? Son orgueil n'a pû l'empescher de dire quelquefois *qu'on n'avoit point vû dans le monde d'exemple de l'idée qu'il proposoit; qu'il estoit impossible de trouver une vertu si achevée parmy les hommes, et que le plus parfait d'entr'eux estoit celuy qui avoit le moins de defauts. Il demeure d'acord que l'on peut reprocher à Socrate d'avoir eu quelques amitiez suspectes, à Platon et Aristote d'avoir esté avares, à Epicure prodigue et voluptueux;* mais il s'écrie en mesme temps que *nous serions trop heureux d'estre parvenus à sçavoir imiter leurs vices.* Ce Philosophe auroit eu raison d'en dire autant des siens, car on ne seroit pas trop mal-heureux de pouvoir joüir comme il a fait de toute sorte de biens, d'honneurs et de plaisirs, en affectant de les mépriser; de se voir le maistre de l'Empire et de l'Empereur, et l'amant de l'Imperatrice en même temps; d'avoir de superbes Palais, des Jardins delicieux, et de prescher aussi à son aise qu'il faisoit la moderation et la pauvreté, au milieu de l'abondance et des richesses. Pensez-vous, Monsieur, que ce Stoïcien, qui contrefaisoit si bien le maistre de ses pas-

Ubi enim illum invenies quem tot seculis quærimus sapientem, pro optimo est minime malus. — Senec., De Tranq.

Objicite Platoni quod petierit pecuniam, Aristoteli quod acceperit, Epicuro quod consumpserit, Socrati Alcibiadem et Phædrum objectate. O vos usu maxime fœlices, cum primum vobis imitari vitia nostra contigerit! — Senec., De Vit. beat

Senecam adoriuntur tanquam ingentes et supra privatum modum evectas opes adhuc augeret, quodque studia civium in se verteret, hortorum quoque amœnitate et villarum magnificentia quasi principem supergrederetur. — Tacit., Anal., l. 14.

sions, eust d'autres vertus que celles de bien cacher ses vices, et qu'en se faisant couper les veines, il ne se repentit pas plus d'une fois d'avoir laissé à son Disciple le pouvoir de le faire mourir? Regardez un peu de prés ce faux brave, vous verrez qu'en faisant de beaux raisonnemens sur l'immortalité de l'ame, il cherche à s'étourdir sur la crainte de la mort. Il ramasse toutes ses forces pour faire bonne mine, il se mord la langue de peur de dire que la douleur est un mal, il pretend que la raison peut rendre l'homme impassible, et au lieu d'abaisser son orgueil il le releve au dessus de la Divinité. Il nous auroit bien plus obligez de nous avoüer franchement les foiblesses et la corruption du cœur humain que de prendre tant de peine à nous tromper. L'Auteur *des Reflexions* n'en fait pas de même; il expose au jour toutes les miseres de l'homme, mais c'est de l'homme abandonné à sa conduite qu'il parle, et non pas du Chrestien. Il fait voir que, malgré tous les efforts de sa raison, l'orgueil et l'amour propre ne laissent pas de se cacher dans les replis de son cœur, d'y vivre et d'y conserver assez de forces pour répandre leur venin, sans qu'il s'en apperçoive, dans la pluspart de ses mouvemens.

La seconde difficulté que l'on vous a faite, et qui a beaucoup de rapport à la premiere, est que *Les Reflexions passent dans le monde pour des subtilitez d'un Censeur qui prend en mauvaise part les actions les plus indiferentes, plûtost que pour des veritez solides.* Vous

Sapientem, si in Phalaridis tauro peruratur, exclamaturum : Dulce est et ad me nil attinet. — Epic., apud Senec.

me dites que quelques uns de vos amis vous ont asseuré de bonne foy qu'ils sçavoient par leur propre experience que l'on fait quelquefois le bien sans avoir d'autre veuë que celle du bien, et souvent même sans en avoir aucune, ny pour le bien, ny pour le mal, mais par une droiture naturelle du cœur, qui le porte sans y penser vers ce qui est bon. Je voudrois qu'il me fût permis de croire ces gens-là sur leur parole, et qu'il fût vray que la nature humaine n'eût que des mouvemens raisonnables, et que toutes nos actions fussent naturellement vertueuses. Mais, Monsieur, comment acorderons nous le témoignage de vos amis avec les sentimens des mêmes Peres de l'Eglise qui ont assuré *Que toutes nos vertus, sans le secours de la Foy, n'estoient que des imperfections; que nostre volonté estoit née aveugle, que ses desirs estoient aveugles, sa conduite encore plus aveugle, et qu'il ne falloit pas s'étonner si, parmy tant d'aveuglement, l'homme estoit dans un égarement continuel?* Ils en ont parlé encore plus fortement, car ils ont dit qu'en cét estat, *La Prudence de l'homme ne penetroit dans l'avenir, et n'ordonnoit rien que par raport à l'orgueil; que sa temperance ne moderoit aucun excés que celuy que l'orgueil avoit condamné; que sa constance ne se soutenoit dans les malheurs qu'autant qu'elle estoit soutenuë par l'orgueil; et enfin que toutes ses vertus, avec cét éclat exterieur de merite qui les faisoit admirer, n'avoient pour but que cette admiration, l'amour d'une vaine gloire et l'interest de l'orgueil.* On trouveroit un nombre presque infiny d'autoritez sur cette opinion; mais, si je

m'engageois à vous les citer regulierement, j'en aurois un peu plus de peine, et vous n'en auriez pas plus de plaisir. Je pense donc que le meilleur pour vous et pour moy sera de vous en faire voir l'abregé dans six Vers d'un excellent Poëte de nostre temps.

Si le jour de la Foy n'éclaire la raison,
Nostre goust depravé tourne tout en poison,
Toujours de nôtre orgueil la subtile imposture
Au bien qu'il semble aimer fait changer de nature,
Et, dans le propre amour dont l'homme est revestu,
Il se rend criminel même par sa vertu.

Brebeuf, Entr. Sol.

S'il faut neantmoins demeurer d'accord que vos amis ont le don de cette Foy vive qui redresse toutes les mauvaises inclinations de l'Amour propre, si Dieu leur fait des graces extraordinaires, s'il les sanctifie dés ce monde, je souscris de bon cœur à leur canonisation, et je leur declare que les *Reflexions Moralles* ne les regardent point. Il n'y a pas apparance que celuy qui les a écrites en veule à la vertu des Saints; il ne s'adresse, comme je vous ay dit, qu'à l'homme corrompu. Il soûtient qu'il fait presque toûjours du mal quand son amour propre le flatte qu'il fait le bien, et qu'il se trompe souvent lorsqu'il veut juger de luy-mesme, parce que la Nature ne se declare pas en luy sincerement des motifs qui le font agir. Dans cét estat malheureux, où l'orgueil est l'ame de tous ses mouvemens, les Saints mesmes sont les premiers à luy declarer la

guerre, et le traittent plus mal sans comparaison que ne fait l'Autheur des Reflexions. S'il vous prend quelque jour envie de voir les passages que j'ay trouvés dans leurs Escrits sur ce sujet, vous serez aussi persuadé que je le suis de cette verité; mais je vous suplie de vous contenter à present de ces Vers, qui vous expliqueront une partie de ce qu'ils en ont pensé.

Le desir des honneurs, des biens et des delices,
Produit seul ses vertus, comme il produit ses vices,
Et l'aveugle interest qui regne dans son cœur
Va d'objet en objet, et d'erreur en erreur.
Le nombre de ses maux s'acroist par leur remede,
Au mal qui se guerit un autre mal succede.
Au gré de ce Tyran, dont l'empire est caché,
Un peché se destruit par un autre peché.

Brebeuf, Entr. Sol.

Montagne, que j'ay quelque scrupule de vous citer apres des Peres de l'Eglise, dit assez heureusement sur ce mesme sujet : *Que son ame a deux visages differens; qu'elle a beau se replier sur elle-mesme, elle n'aperçoit jamais que celuy que l'amour propre a deguisé, pendant que l'autre se découvre par ceux qui n'ont point de part à ce déguisement.* Si j'osois encherir sur une metaphore si hardie, je dirois que l'ame de l'homme corrompu est faite comme ces Medailles qui representent la figure d'un Saint et celle d'un Demon dans une seule face et par les mêmes traits. Il n'y a que la diverse situation de ceux qui la regardent qui change l'objet : l'un void le Saint, et l'autre void le Demon. Ces com-

paraisons nous font assez comprendre que, quand l'amour propre a séduit le cœur, l'orgueil aveugle tellement la raison, et rêpand tant d'obscurité dans toutes ses connoissances, qu'elle ne peut juger du moindre de nos mouvemens, ny former d'elle-mesme aucun discours asseuré pour nostre conduite. *Les hommes*, dit Horace, *sont sur la terre comme une troupe de voyageurs que la nuit a surpris en passant dans une forest. Ils marchent sur la foy d'un guide qui les esgare aussitost, ou par malice, ou par ignorance; chacun d'eux se met en peine de retrouver le chemin, ils prennent tous diverses routes, et chacun croit suivre la bonne; plus il le croit, et plus il s'en escarte; mais, quoy que leurs egaremens soient differens, ils n'ont pourtant qu'une mesme cause : c'est le guide qui les a trompez, et l'obscurité de la nuit qui les empesche de se redresser*. Peut-on mieux dépeindre l'aveuglement et les inquietudes de l'homme abandonné à sa propre conduite, qui n'écoute que les conseils de son orgueil, qui croit aller naturellement droit au bien, et qui s'imagine toûjours que le dernier qu'il recherche est le meilleur? N'est-il pas vray que, dans le temps qu'il se flatte de faire des actions vertueuses, c'est alors que l'égarement de son cœur est plus dangereux? Il y a un si grand nombre de roües qui composent le mouvement de cét

Velut sylvis ubi passim
Palantes error certo de tramite pellit;
Ille sinistrorsum, hic dextrorsum abit, unus utrique
Error, sed variis illudit partibus.

Horat., Serm. l. 2, sat. 3.

Horloge, et le principe en est si caché, qu'encore que nous voyions ce que marque la montre, nous ne sçavons pas quel est le ressort qui conduit l'éguille sur toutes les heures du Cadran.

La troisiéme difficulté que j'ay à resoudre est que *beaucoup de personnes trouvent de l'obscurité dans le sens et dans l'expression de ces Reflexions.* L'obscurité, comme vous sçavez, Monsieur, ne vient pas toûjours de la faute de celuy qui escrit. Les *Reflexions*, ou, si vous voulez, les *Maximes* et les *Sentences*, comme le monde a nommées celles-cy, doivent estre escrites dans un stile serré, qui ne permet pas de donner aux choses toute la clarté qui seroit à desirer; ce sont les premiers traits du Tableau : les yeux habiles y remarquent bien toute la finesse de l'art et la beauté de la pensée du Peintre; mais cette beauté n'est pas faite pour tout le monde, et, quoy que ces traits ne soient point remplis de couleurs, ils n'en sont pas moins des coups de Maistre. Il faut donc se donner le loisir de penetrer le sens et la force des paroles, il faut que l'esprit parcoure toute l'estenduë de leur signification avant que de se reposer pour en former le jugement.

La quatriéme difficulté est, ce me semble, que *les Maximes sont presque par tout trop generales.* On vous a dit *qu'il est injuste d'étendre sur tout le genre humain des defauts qui ne se trouvent qu'en quelques hommes.* Je sçay, outre ce que vous me mandez des differens sentimens que vous en avez entendus, ce que l'on opose d'ordinaire à ceux qui découvrent et qui condamnent les vices. On appelle leur Censure le Portrait

du Peintre; on dit qu'ils sont comme les malades de la jaunisse, qu'ils voyent tout jaune, parce qu'ils le sont eux-mesmes. Mais s'il estoit vray que pour censurer la corruption du cœur en general il fallust la ressentir en particulier plus qu'un autre, il faudroit aussi demeurer d'acord que ces Philosophes dont Diogene de Laerce nous raporte les sentences estoient les hommes les plus corrompus de leur siecle; il faudroit faire le procés à la memoire de Caton, et croire que c'étoit le plus méchant homme de la Republique, parce qu'il censuroit les vices de Rome. Si cela est, Monsieur, je ne pense pas que l'Auteur des Reflexions, quel qu'il puisse estre, trouve rien à redire au chagrin de ceux qui le condamneront, quand, à la Religion prés, on ne le croira pas plus homme de bien ny plus sage que Caton. Je diray encore, pour ce qui regarde les termes que l'on trouve trop generaux, qu'il est difficile de les restraindre dans les Sentences sans leur oster tout le sel et toute la force; il me semble, outre cela, que l'usage nous fait voir que sous des expressions generales l'esprit ne laisse pas de sousentendre de luy-mesme des restrictions : par exemple quand on dit : *Tout Paris fut au devant du Roy*, *toute la Cour est dans la joye*, ces façons de parler ne signifient neantmoins que la plus grande partie. Si vous croyez que ces raisons ne suffisent pas pour fermer la bouche aux Critiques, ajoûtons y que, quand on se scandalise si aisément des termes d'une Censure generale, c'est à cause qu'elle nous picque trop vivement dans l'endroit le plus sensible du cœur.

Neantmoins il est certain que nous connoissons vous

et moy bien des gens qui ne se scandalisent pas de celle des *Reflexions*, j'entends de ceux qui ont l'hypocrisie en aversion, et qui avoüent de bonne foy ce qu'ils sentent en eux-mêmes et ce qu'ils remarquent dans les autres. Mais peu de gens sont capables d'y penser ou s'en veulent donner la peine, et si par hazard ils y pensent, ce n'est jamais sans se flatter. Souvenez-vous, s'il vous plaist, de la maniere dont nostre amy Guarini traite ces gens là.

Huomo sono, e mi preggio d'esser humano,
E teco che sei huomo
E ch' altro esser-non puoi,
Come huomo parlo di cosa humana,
E se di cotal nome forse ti sdegni,
Guarda Garzon superbo
Che nel dishumanarti,
Non divenghi una fiera, anzi ch'un dio.

Guarini, Past. Fid., act. I, scen. 1.

Voila, Monsieur, comme il faut parler de l'orgueil de la nature humaine, et au lieu de se facher contre le miroir qui nous fait voir nos defauts, au lieu de sçavoir mauvais gré à ceux qui nous les découvrent, ne vaudroit-il pas mieux nous servir des lumieres qu'ils nous donnent pour connoître l'amour propre et l'orgueil, et pour nous garentir des surprises continuelles qu'ils font à nostre raison? Peut-on jamais donner assez d'aversion pour ces deux vices qui furent les causes funestes de la

Homo sum, humani nihil a me alienum puto. — Heautont., act. I, scen. 1 Terent.

revolte de nôtre premier Pere, ny trop descrier ces sources malheureuses de toutes nos miseres?

Que les autres prennent donc comme ils voudront les *Reflexions Morales;* pour moy, je les considere comme peinture ingenieuse de toutes les singeries du faux Sage; il me semble que dans chaque trait *l'amour de la verité luy oste le masque et le monstre tel qu'il est.* Je les regarde comme des Leçons d'un maistre qui entend parfaitement l'Art de connoistre les hommes, qui demesle admirablement bien tous les rôlles qu'ils joüent dans le monde, et qui non seulement nous fait prendre garde aux diferens caracteres des personnages du Theatre, mais encore qui nous fait voir, en levant un coin du rideau, que cét Amant et ce Roy de la Comedie sont les mesmes Acteurs qui font le Docteur et le boufon dans la farce. Je vous avoüe que je n'ay rien leu de nostre temps qui m'ait donné plus de mépris pour l'homme et plus de honte de ma propre vanité. Je pense toûjours trouver à l'ouverture du Livre quelque ressemblance aux mouvemens secrets de mon cœur; je me taste moy-méme pour examiner s'il dit vray, et je trouve qu'il le dit presque toûjours et de moy et des autres plus qu'on ne voudroit. D'abord j'en ay quelque dépit, je rougis quelquefois de voir qu'il ait deviné, mais je sens bien, à force de le lire, que, si je n'aprends à devenir plus sage, j'aprens au moins à connoistre que je ne le suis pas; j'aprends enfin, par l'opinion qu'il me donne de moy mesme, à ne me répandre pas sotement dans l'admiration de toutes ces vertus dont l'éclat nous saute aux yeux : les Hypocrites passent mal leur temps à la lec-

ture d'un livre comme celuy-la. Defiez-vous donc, Monsieur, de ceux qui vous en diront du mal, et soyez asseuré qu'ils n'en disent que parce qu'ils sont au desespoir de voir relever des mysteres qu'ils voudroient pouvoir cacher toute leur vie aux autres et à eux-mêmes.

En ne voulant vous faire qu'une lettre, je me suis engagé insensiblement à vous écrire un grand discours; apellez le comme vous voudrez, ou discours ou lettre, il ne m'importe, pourvû que vous en soyez content et que vous me fassiez l'honneur de me croire,

MONSIEUR,

Vostre, etc.

REFLEXIONS MORALES

I.

L'Amour propre est l'amour de soy-même et de toutes choses pour soy; il rend les hommes idolâtres d'eux-mesmes, et les rendroit les tyrans des autres, si la fortune leur en donnoit les moyens; il ne se repose jamais hors de soy, et ne s'arreste dans les sujets étrangers que comme les Abeilles sur les fleurs, pour en tirer ce qui luy est propre. Rien n'est si

impetueux que ses desirs, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que ses conduites; ses souplesses ne se peuvent representer, ses transformations passent celles des Metamorphoses, et ses rafinements ceux de la Chimie. On ne peut sonder la profondeur ny percer les tenebres de ses abismes. Là il est à couvert des yeux les plus penetrans, il y fait mille insensibles tours et retours; là il est souvent invisible à luy-mesme, il y conçoit, il y nourrit et il y éleve sans le sçavoir un grand nombre d'affections et de haines; il en forme de si monstrueuses que, lors qu'il les a mises au jour, il les méconnoit, ou il ne peut se resoudre à les avoüer. De cette nuit qui le couvre naissent les ridicules persuasions qu'il a de luy-même; de là viennent ses erreurs, ses ignorances, ses grossieretez et ses niaiseries sur son sujet; de là vient qu'il croit que ses sentimens sont morts lors qu'ils ne sont qu'endormis, qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir dés qu'il se repose, et qu'il pense avoir perdu tous les gousts qu'il a rassasiez. Mais cette obscurité épaisse qui le cache à luy-mesme n'empesche pas qu'il ne voye parfaitement ce qui est hors de luy, en quoy il est semblable à nos yeux, qui découvrent tout, et sont aveugles seulement pour eux mesmes. En effet, dans ses plus grands interests et dans ses plus importantes affaires, où la violence de ses souhaits appelle toute son attention, il voit, il sent, il entend, il imagine, il soupçonne, il penetre, il devine tout; de sorte qu'on est tenté de croire que chacune de ses passions a une espece de magie qui luy est propre. Rien n'est si intime et si fort que ses attachemens, qu'il essaye de rompre inuti-

lement à la veuë des malheurs extrémes qui le menacent. Cependant, il fait quelquefois en peu de temps et sans aucun effort ce qu'il n'a pû faire avec tous ceux dont il est capable dans le cours de plusieurs années; d'où l'on pourroit conclure assez vraysemblablement que c'est par luy-mesme que ses desirs sont allumez, plûtost que par la beauté et par le merite de ses objets; que son goust est le prix qui les releve et le fard qui les embellit; que c'est apres luy-mesme qu'il court, et qu'il suit son gré lors qu'il suit les choses qui sont à son gré. Il est tous les contraires: il est imperieux et obeïssant, sincere et dissimulé, misericordieux et cruel, timide et audacieux; il a de differentes inclinations selon la diversité des temperamens qui le tournent et le dévoüent tantost à la gloire, tantost aux richesses, et tantost aux plaisirs; il en change selon le changement de nos âges, de nos fortunes et de nos experiences; mais il luy est indifferent d'en avoir plusieurs ou de n'en avoir qu'une, parce qu'il se partage en plusieurs, et se ramasse en une quand il le faut, et comme il luy plaist. Il est inconstant, et, outre les changemens qui viennent des causes étrangeres, il y en a une infinité qui naissent de luy et de son propre fonds; il est inconstant d'inconstance, de legereté, d'amour, de nouveauté, de lassitude et de degoust; il est capricieux, et on le voit quelquefois travailler avec le dernier empressement et avec des travaux incroyables à obtenir des choses qui ne luy sont point avantageuses, et qui mesme luy sont nuisibles, mais qu'il poursuit parce qu'il les veut. Il est bijeare, et met souvent toute son application dans les emplois

les plus frivoles; il trouve tout son plaisir dans les plus fades, et conserve toute sa fierté dans les plus méprisables. Il est dans tous les estats de la vie et dans toutes les conditions, il vit par tout et il vit de tout, il vit de rien; il s'accommode des choses et de leur privation; il passe mesme dans le party des gens qui luy font la guerre, il entre dans leurs desseins, et, ce qui est admirable, il se haït luy-mesme avec eux, il conjure sa perte, il travaille mesme à sa ruine; enfin il ne se soucie que d'estre, et, pourveu qu'il soit, il veut bien estre son ennemy. Il ne faut donc pas s'étonner s'il se joint quelquefois à la plus rude austerité, et s'il entre si hardiment en societé avec elle pour se destruire, parce que, dans le mesme temps qu'il se ruine en un endroit, il se rétablit en un autre; quand on pense qu'il quite son plaisir, il ne fait que le suspendre ou le changer, et, lors mesme qu'il est vaincu et qu'on croit en estre défait, on le retrouve qui triomphe dans sa propre defaite. Voila la peinture de l'amour propre, dont toute la vie n'est qu'une grande et longue agitation: la mer en est une image sensible, et l'amour propre trouve, dans le flus et le reflus de ses vagues continuelles, une fidelle expression de la succession turbulante de ses pensées et de ses eternels mouvemens.

XIII.

Toutes les passions ne sont autre chose que les divers degrez de la chaleur et de la froideur du sang.

XVIII.

La moderation dans la bonne fortune n'est que l'aprehension de la honte qui suit l'emportement, ou la peur de perdre ce que l'on a.

XXI.

La moderation est comme la sobrieté : on voudroit bien manger d'avantage, mais on craint de se faire mal.

XXXIII.

Tout le monde trouve à redire en autruy ce qu'on trouve à redire en luy.

XXXVII.

L'orgueil, comme lassé de ses artifices et de ses differentes Metamorphoses, apres avoir joüé tout seul tous les personnages de la Comedie humaine, se montre avec un visage naturel, et se découvre par la fierté; de sorte qu'à proprement parler, la fierté est l'éclat et la declaration de l'orgueil.

LIII.

C'est une espece de bonheur de connoistre jusques à quel point on doit estre malheureux.

LV.

Quand on ne trouve pas son repos en soymesme, il est inutile de le chercher ailleurs.

LXX.

Il faudroit pouvoir respondre de sa fortune pour pouvoir respondre de ce que l'on fera.

LXXVII.

L'amour est à l'ame de celuy qui aime ce que l'ame est au corps qu'elle anime.

LXXXI.

Comme on n'est jamais en liberté d'aimer ou de cesser d'aimer, l'amant ne peut se plaindre avec justice de l'inconstance de sa Maistresse, ny elle de la legereté de son Amant.

LXXXIX.

La justice, dans les juges qui sont moderez, n'est que l'amour de leur élevation.

LXXXXVII.

Le premier mouvement de joye que nous avons du bonheur de nos Amis ne vient ny de la bonté de nostre naturel, ny de l'amitié que nous avons pour eux : c'est un effet de l'amour propre, qui nous flatte de l'esperance d'estre heureux à nostre tour, ou de retirer quelque utilité de leur bonne fortune.

LXXXXIX.

Dans l'adversité de nos meilleurs amis nous trouvons toûjours quelque chose qui ne nous déplaist pas.

C.

Comment pretendons nous qu'un autre garde nostre secret, si nous n'avons pas pû le garder nous-mesmes ?

CI.

Comme si ce n'estoit pas assez à l'amour propre d'avoir la vertu de se transformer luymesme, il a encore celle de transformer les objets; ce qu'il fait d'une maniere fort estonnante : car non seulement il les déguise si bien qu'il y est luymesme trompé, mais il change aussi l'estat et la nature des choses. En effet, lors qu'une

personne nous est contraire, et qu'elle tourne sa haine et sa persecution contre nous, c'est avec toute la severité de la justice que l'amour propre juge ses actions; il donne à ses deffauts une étenduë qui les rend énormes, et il met ses bonnes qualités dans un jour si desadvantageux qu'elles deviennent plus dégoustantes que ses deffauts. Cependant, dés que cette mesme personne nous devient favorable, ou que quelqu'un de nos interests la reconcilie avec nous, nostre seule satisfaction rend aussitost à son merite le lustre que nostre aversion venoit de luy oster; les mauvaises qualitez s'effacent, et les bonnes paroissent avec plus d'avantage qu'auparavant; nous rapellons mesme toute nostre indulgence pour la forcer à justifier la guerre qu'elle nous a faite. Quoy que toutes les passions monstrent cette verité, l'amour la fait voir plus clairement que les autres, car nous voyons un amoureux, agité de la rage où l'a mis l'oubli ou l'infidelité de ce qu'il aime, mediter pour sa vengeance tout ce que cette passion inspire de plus violent; neantmoins, aussitost que sa veuë a calmé la fureur de ses mouvemens, son ravissement rend cette beauté innocente, il n'accuse plus que luy-mesme, il condamne ses condamnations, et, par cette vertu miraculeuse de l'amour propre, il oste la noirceur aux mauvaises actions de sa maistresse, et en separe le crime pour s'en charger luy-mesme.

CII.

L'aveuglement des hommes est le plus dangereux

effet de leur orgueil : il sert à le nourir et à l'augmenter, et nous oste la connoissance des remedes qui pourroient soulager nos miseres et nous guerir de nos defauts.

CIII.

On n'a plus de raison quand on n'espere plus d'en trouver aux autres.

CV.

Les Philosophes, et Seneque sur tous, n'ont point osté les crimes par leurs preceptes; ils n'ont fait que les employer au bastiment de l'orgueil.

CXXXII.

Les plus sages le sont dans les choses indifferentes, mais ils ne le sont presque jamais dans leurs plus serieuses affaires.

CXXXIV.

La plus subtile folie se fait de la plus subtile sagesse.

CXXXV.

La sobrieté est l'amour de la santé, ou l'impuissance de manger beaucoup.

CXLIV.

On n'oublie jamais mieux les choses que quand on s'est lassé d'en parler.

CLI.

On ne blâme le vice et on ne loüe la vertu que par interest.

CLV.

La loüange qu'on nous donne sert au moins à nous fixer dans la pratique des vertus.

CLVII.

L'amour propre empesche, bien que celuy qui nous flatte ne soit jamais celuy qui nous flatte le plus.

CLIX.

On ne fait point de distinction dans les especes de coleres, bien qu'il y en ait une legere et quasi innocente, qui vient de l'ardeur de la complexion, et une autre tres-criminelle, qui est à proprement parler la fureur de l'orgueil.

CLXI.

Les grandes ames ne sont pas celles qui ont moins de passions et plus de vertu que les ames communes, mais celles seulement qui ont de plus grands desseins.

CLXV.

Les Roys font des hommes comme des pieces de monnoye : ils les font valoir ce qu'ils veulent, et l'on est forcé de les recevoir selon leur cours, et non pas selon leur veritable prix.

CLXXIV.

La ferocité naturelle fait moins de cruels que l'amour propre.

CLXXVI.

On peut dire de toutes nos vertus ce qu'un Poëte Italien a dit de l'honnesteté des femmes, que ce n'est souvent autre chose qu'un art de paroistre honneste.

CLXXXXII.

Il y a des crimes qui deviennent innocens et mesme

glorieux par leur éclat, leur nombre et leur excez; de là vient que les voleries publiques sont des habiletez, et que prendre des Provinces injustement s'appelle faire des conquestes.

CCI.

On ne trouve point dans l'homme le bien ny le mal dans l'excés.

CCVIII.

Ceux qui sont incapables de commettre de grands crimes n'en soupçonnent pas facilement les autres.

CCXIII.

La pompe des enterremens regarde plus la vanité des vivans que l'honneur des morts.

CCXXV.

Quelque incertitude et quelque varieté qui paroisse dans le monde, on y remarque neantmoins un certain enchaisnement secret, et un ordre reglé de tout temps par la Providence, qui fait que chaque chose marche en son rang et suit le cours de sa destinée.

CCXXXI.

L'intrepidité doit soûtenir le cœur dans les conjura-

tions, au lieu que la seule valeur luy fournit toute la fermeté qui luy est necessaire dans les perils de la guerre.

CCXXXII.

Ceux qui voudroient definir la victoire par sa naissance seroient tentez, comme les Poëtes, de l'appeller la fille du Ciel, puis qu'on ne trouve point son origine sur la terre. En effet, elle est produite par une infinité d'actions qui, au lieu de l'avoir pour but, regardent seulement les interests particuliers de ceux qui les font, puis que tous ceux qui composent une armée, allant à leur propre gloire et à leur élevation, procurent un bien si grand et si general.

CCXXXVI.

On ne peut rêpondre de son courage quand on n'a jamais esté dans le peril.

CCXLI.

On donne plus souvent des bornes à sa reconnoissance qu'à ses désirs et à ses esperances.

CCXLV.

L'imitation est toûjours malheureuse, et tout ce qui

est contrefait dêplaist avec les mesmes choses qui charment lors qu'elles sont naturelles.

CCXLVIII.

Nous ne regrettons pas la perte de nos amis selon leur merite, mais selon nos besoins et selon l'opinion que nous croyons leur avoir donnée de ce que nous valons.

CCLII.

Il est bien mal-aisé de distinguer la bonté generalle et rêpandüe sur tout le monde de la grande habileté.

CCLIV.

Pour pouvoir estre toûjours bon, il faut que les autres croyent qu'ils ne peuvent jamais nous estre impunement mêchants.

CCLVI.

La confiance de plaire est souvent un moyen de déplaire infailliblement.

CCLVIII.

La confiance que l'on a en soy fait naistre la plus grande partie de celle que l'on a aux autres.

CCLIX.

Il y a une revolution generale qui change le goust des Esprits aussi bien que les fortunes du monde.

CCLX.

La verité est le fondement et la raison de la perfection et de la beauté : une chose, de quelque nature qu'elle soit, ne sçauroit estre belle et parfaite si elle n'est veritablement tout ce qu'elle doit estre et si elle n'a tout ce qu'elle doit avoir.

CCLXII.

Il y a de belles choses qui ont plus d'esclat quand elles demeurent imparfaites que quand elles sont trop achevées.

CCLXXI.

La magnanimité est un noble effort de l'orgueil par lequel il rend l'homme maistre de luy mesme, pour le rendre maistre de toutes choses.

CCLXXXII.

Le luxe et la trop grande politesse dans les Estats

sont le presage asseuré de leur décadence, parce que, tous les particuliers s'attachant à leurs interests propres, ils se détournent du bien public.

CCLXXXX.

De toutes les passions, celle qui est la plus inconuë à nous mesmes, c'est la paresse ; elle est la plus ardente et la plus maligne de toutes, quoy que sa violence soit insensible et que les dommages qu'elle cause soient tres-cachez. Si nous considerons attentivement son pouvoir, nous verrons qu'elle se rend en toutes rencontres maistresse de nos sentimens, de nos interests et de nos plaisirs ; c'est la remore qui a la force d'arrester les plus grands vaisseaux, c'est une bonace plus dangereuse aux plus importantes affaires que les écueils et que les plus grandes tempestes ; le repos de la paresse est un charme secret de l'ame qui suspend soudainement les plus ardentes poursuittes et les plus opiniastres resolutions. Pour donner enfin la veritable idée de cette passion, il faut dire que la paresse est comme une beatitude de l'ame qui la console de toutes ses pertes et qui luy tient lieu de tous les biens.

CCLXXXXVI.

On aime bien à deviner les autres, mais l'on n'aime pas à estre deviné.

CCLXXXXVIII.

C'est une ennuyeuse maladie que de conserver sa santé par un trop grand regime.

CCC.

Il est plus facile de prendre de l'amour quand on n'en a pas que de s'en deffaire quand on en a.

CCCI.

La pluspart des femmes se rendent plustost par foiblesse que par passion : de là vient que pour l'ordinaire les hommes entreprenans reussissent mieux que les autres, quoy qu'ils ne soient pas plus aimables.

CCCII.

N'aimer gueres en amour est un moyen asseuré pour estre aimé.

CCCIII.

La sincerité que se demandent les Amants et les Maistresses, pour sçavoir l'un et l'autre quand ils cesseront de s'aymer, est bien moins pour vouloir estre

avertis quand on ne les aymera plus que pour estre mieux assurez qu'on les ayme lors que l'on ne dit point le contraire.

CCCV.

La plus juste comparaison qu'on puisse faire de l'amour, c'est celle de la fiévre : nous n'avons non plus de pouvoir sur l'un que sur l'autre, soit pour sa violence ou pour sa durée.

CCCIX.

La plus grande habileté des moins habiles est de se sçavoir soûmetre à la bonne conduite d'autruy.

Extraits de la 2e édition (1666).

91.

Il n'y en a point qui pressent tant les autres que les paresseux lors qu'ils ont satisfait à leur Paresse, afin de paroistre diligens.

97.

C'est une preuve de peu d'amitié de ne s'appercevoir pas du refroidissement de celle de nos amis.

Extraits de la 4e *édition* (1675).

372.

On craint toûjours de voir ce qu'on aime, quand on vient de faire des coqueteries ailleurs.

375.

On doit se consoler de ses fautes quand on a la force de les avoüer.

EXTRAITS

DE L'ÉDITION POSTHUME

DE 1693.

I.

Force Gens veulent être devots, mais personne ne veut être humble.

II.

Le travail de corps délivre des peines de l'esprit, et c'est ce qui rend les pauvres heureux.

III.

Les veritables mortifications sont celles qui ne sont point connuës; la vanité rend les autres faciles.

IV.

L'humilité est l'autel sur lequel Dieu veut qu'on lui offre des sacrifices.

V.

Il faut peu de choses pour rendre le Sage heureux; rien ne peut rendre un Fol content : c'est pourquoi presque tous les hommes sont misérables.

VI.

Nous nous tourmentons moins pour devenir heureux que pour faire croire que nous le sommes.

VII.

Il est bien plus aisé d'éteindre un premier désir que de satisfaire tous ceux qui le suivent.

VIII.

La sagesse est à l'ame ce que la santé est pour le corps.

IX.

Les Grands de la terre ne peuvent donner la santé du

corps ni le repos d'esprit : on achète toujours trop cher tous les biens qu'ils peuvent faire.

XI.

Un véritable ami est le plus grand de tous les biens et celui de tous qu'on songe le moins à acquerir.

XII.

Les amans ne voient les défauts de leurs maîtresses que lorsque leur enchantement est fini.

XIII.

La prudence et l'amour ne sont pas faits l'un pour l'autre; à mesure que l'amour croît, la prudence diminuë.

XIV.

Il est quelquefois agréable à un mari d'avoir une femme jalouse : il entend toûjours parler de ce qu'il aime.

XV.

Qu'une femme est à plaindre quand elle a tout ensemble de l'amour et de la vertu !

XVI.

Le sage trouve mieux son compte à ne point s'engager qu'à vaincre.

XVII.

Il est plus necessaire d'étudier les hommes que les livres.

XVIII.

Le bonheur ou le malheur vont d'ordinaire à ceux qui ont le plus de l'un ou de l'autre.

XXI.

Une honneste femme est un tresor caché; celui qui l'a trouvée fait fort bien de ne s'en pas vanter.

XXVIII.

Quand nous aimons trop, il est mal aisé de reconnoître si l'on cesse de nous aimer.

XXXIX.

Il n'est jamais plus difficile de bien parler que quand on a honte de se taire.

XLVI

Il n'est rien de plus naturel ni de plus trompeur que de croire qu'on est aimé.

XLVII.

Nous aimons mieux voir ceux à qui nous faisons du bien que ceux qui nous en font.

XLVIII.

Il est plus difficile de dissimuler les sentiments que l'on a, que de feindre ceux que l'on n'a pas.

XLIX.

Les amitiés renoüées demandent plus de soins que celles qui n'ont jamais été rompuës.

L.

Un homme à qui personne ne plaît est bien plus malheureux que celuy qui ne plaît à personne.

VARIANTES PRINCIPALES

TIRÉES DES DEUX PREMIÈRES ÉDITIONS.

NOTA. — *Les numéros en chiffres arabes renvoient aux pensées de la présente édition; ceux des chiffres romains renvoient à l'édition d'où sont tirées les variantes citées. Celles de ces variantes qui ne sont pas suivies d'une date appartiennent à l'édition de* 1665.

Épigraphe, page 7. — *Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés.* — Var. : Ce que le monde nomme vertu n'est d'ordinaire qu'un fantosme formé par nos passions, à qui on donne un nom honneste pour faire impunement ce qu'on veut. — CLXXIX.

1. — Nous sommes preocupez de telle sorte en nostre faveur, que ce que nous prenons souvent pour des vertus n'est en effet qu'un nombre de vices qui leur ressemblent, et que l'orgueil et l'amour propre nous ont déguisez. — CLXXXI.

Autre. — De plusieurs actions differentes que la Fortune arrange comme il luy plaist, il s'en fait plusieurs vertus. — CCLXXXXIII.

21. — Ceux qu'on fait mourir affectent quelquefois des constances, des froideurs et des mépris de la mort, pour ne pas penser à elle ; de sorte qu'on peut dire que ces froideurs et ces mépris font à leur esprit ce que le bandeau fait à leurs yeux. — XXIV.

24. — Les grands hommes s'abatent et se demontent à la fin par la longueur de leurs infortunes : cela fait bien voir qu'ils n'estoient pas forts quand ils les suportoient, mais seulement qu'ils se donnoient la gesne pour le paroistre, et qu'ils soûtenoient leurs mal-heurs par la force de leur ambition, et non pas par celle de leur ame ; enfin, à une grande vanité prés, les Heros sont faits comme les autres hommes. — XXVII.

32. — La jalousie ne subsiste que dans les doutes, l'incertitude est sa matiere ; c'est une passion qui cherche tous les jours de nouveaux sujets d'inquietude et de nouveaux tourmens ; on cesse d'estre jaloux dés que l'on est éclaircy de ce qui causoit la jalousie. — XXXV.

Autre. — La jalousie se nourrit dans les doutes. C'est une passion qui cherche toûjours de nouveaux sujets d'inquietude et de nouveaux tourmens : et elle devient fureur si-tost qu'on passe du doute à la certitude. — XXXII (1666).

46. — L'attachement ou l'indiferance pour la vie sont des gousts de l'amour propre, dont on ne doit non plus disputer que de ceux de la langue ou du choix des couleurs. — LII.

50. — Ceux qui se sentent du merite se picquent toûjours d'estre malheureux, pour persuader aux autres et à

eux-mesmes qu'ils sont au dessus de leurs malheurs et qu'ils sont dignes d'estre en butte à la fortune. — LVII.

51. — Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mesmes que de voir que nous avons esté contens dans l'estat et dans les sentimens que nous desaprouvons à cette heure. — LVIII.

57. — Quoy que la grandeur des Ministres se flatte de celle de leurs actions, elles sont bien souvent les effets du hazard ou de quelque petit dessein. — LXVI.

65. — On éleve la Prudence jusqu'au Ciel, et il n'est sorte d'éloge qu'on ne luy donne; elle est la reigle de nos actions et de nostre conduite, elle est la maistresse de la fortune, elle fait le destin des Empires; sans elle on a tous les maux, avec elle on a tous les biens, et, comme disoit autrefois un Poëte, quand nous avons la Prudence, il ne nous manque aucune Divinité, pour dire que nous trouvons dans la Prudence tout le secours que nous demandons aux Dieux. Cependant la Prudence la plus consommée ne sçauroit nous asseurer du plus petit effet du monde, parce que, travaillant sur une matiere aussi changeante et aussi inconnuë qu'est l'homme, elle ne peut executer seurement aucun de ses projets : d'où il faut conclure que toutes les loüanges dont nous flattons nostre Prudence ne sont que des effets de nostre amour propre, qui s'applaudit en toutes choses et en toutes rencontres. — LXXV.

Autre. — Il n'y a point d'eloges qu'on ne donne à la prudence. Cependant, quelque grande qu'elle soit, elle ne sçauroit nous asseurer du moindre evenement, parce qu'elle travaille sur l'homme, qui est le sujet du monde le plus changeant. — LXVI (1666).

78. — La justice n'est qu'une vive aprehension qu'on ne

nous oste ce qui nous appartient : de là vient cette consideration et ce respect pour tous les interests du prochain, et cette scrupuleuse application à ne luy faire aucun prejudice; cette crainte retient l'homme dans les bornes des biens que la naissance ou la fortune luy ont donnez, et sans cette crainte il feroit des courses continuelles sur les autres. — LXXXVIII.

Autre. — On blâme l'injustice, non pas par l'aversion que l'on a pour elle, mais pour le prejudice que l'on en reçoit. — LXXXX.

83. — L'amitié la plus desinteressée n'est qu'un trafic où nostre amour propre se propose toûjours quelque chose à gaigner. — LXXXXIV.

92. — On a autant de sujet de se plaindre de ceux qui nous aprennent à nous connoistre nous mesme qu'en eut ce fou d'Athenes de se plaindre du Medecin qui l'avoit guery de l'opinion d'estre riche. — CIV.

97. — Le Jugement n'est autre chose que la grandeur de la lumiere de l'esprit; son estenduë est la mesure de sa lumiere, sa profondeur est celle qui penetre le fonds des choses; son discernement les compare et les distingue, sa justesse ne voit que ce qu'il faut voir, sa droiture les prend toûjours par le bon biais, sa delicatesse aperçoit celles qui paroissent imperceptibles, et le jugement decide ce que les choses sont; si on l'examine bien, on trouvera que toutes ces qualitez ne sont autre chose que la grandeur de l'esprit, lequel, voyant tout, rencontre dans la plenitude de ses lumieres tous les avantages dont nous venons de parler. — CVII.

100. — La galanterie de l'esprit est un tour de l'esprit par lequel il entre dans les choses les plus flatteuses, c'est à dire celles qui sont le plus capables de plaire aux autres. — CX.

101. — Il y a des jolies choses que l'esprit ne cherche point et qu'il trouve toutes achevées en luy-mesme; il semble qu'elles y soient cachées comme l'or et les diamans dans le sein de la terre. — CXI.

110. — Il n'y a point de plaisir qu'on fasse plus volontiers à un amy que celuy de luy donner conseil. — CXVII.

116. — Rien n'est plus divertissant que de voir deux hommes assemblez, l'un pour demander conseil et l'autre pour le donner : l'un paroist avec une deference respectueuse et dit qu'il vient recevoir des instructions pour sa conduite, et son dessein, le plus souvent, est de faire aprouver ses sentimens et de rendre celuy qu'il vient consulter garant de l'affaire qu'il luy propose; celuy qui conseille paye d'abord la confiance de son amy des marques d'un zele ardent et desinteressé, et il cherche en mesme temps, dans ses propres interests, des regles de conseiller, de sorte que son conseil luy est bien plus propre qu'à celuy qui le reçoit. — CXVIII.

119. — La coûtume que nous avons de nous déguiser aux autres pour acquerir leur estime fait qu'enfin nous nous déguisons à nous-mesmes. — CXXIII.

149. — La modestie qui semble refuser les loüanges n'est en effet qu'un desir d'en avoir de plus delicates. — CXLVII.

150. — L'aprobation que l'on donne à l'esprit, à la beauté et à la valeur, les augmente, les perfectionne et leur fait faire de plus grands effets qu'ils n'auroient esté capables de faire d'eux-mesmes. — CLVI.

155. — Comme il y a de bonnes viandes qui affadissent le cœur, il y a un merite fade et des personnes qui dégoûtent avec des qualitez bonnes et estimables. — CLXII.

160. — On se méconte toûjours dans le jugement que l'on fait de nos actions, quand elles sont plus grandes que nos desseins. — CLXVII.

173. — La curiosité n'est pas, comme l'on croit, un simple amour de la nouveauté; il y en a une d'interest, qui fait que nous voulons sçavoir les choses pour nous en prevaloir; il y en a une autre d'orgueil, qui nous donne envie d'estre au dessus de ceux qui ignorent les choses et de n'estre pas au dessous de ceux qui les sçavent. — CLXXXII.

236. — Qui considerera superficiellement tous les effets de la bonté, qui nous fait sortir hors de nous mesmes, et qui nous immole continuellemement à l'avantage de tout le monde, sera tenté de croire que, lors qu'elle agit, l'amour propre s'oublie et s'abandonne luy mesme, ou se laisse dépoüiller et apauvrir sans s'en apercevoir; de sorte qu'il semble que l'amour propre soit la dupe de la bonté. Cependant c'est le plus utile de tous les moyens dont l'amour propre se sert pour arriver à ses fins, c'est un chemin dérobé par où il revient à luy mesme plus riche et plus abondant, c'est un desinteressement qu'il met à une furieuse usure, c'est enfin un ressort delicat avec lequel il reünit, il dispose et tourne tous les hommes en sa faveur. — CCL.

239. — Rien ne nous plaist tant que la confiance des Grands et des personnes considerables par leurs emplois, par leur esprit ou par leur merite ; elle nous fait sentir un plaisir exquis et êleve merveilleusement nostre orgueil, parce que nous le regardons comme un effet de nostre fidelité. Cependant nous serions remplis de confusion si nous considerions l'imperfection et la bassesse de sa naissance, car elle vient de la vanité, de l'envie de parler et de l'impuissance de retenir le secret; de sorte qu'on peut dire que la con-

fiance est comme un relâchement de l'ame causé par le nombre et par le poids des choses dont elle est pleine. — CCLV.

247. — La fidelité est une invention rare de l'amour propre, par laquelle l'homme, s'erigeant en depositaire des choses pretieuses, se rend luy mesme infiniment pretieux; de tous les trafics de l'amour propre, c'est celuy où il fait le moins d'avances et de plus grands profits; c'est un rafinement de sa politique avec lequel il engage les hommes par leurs biens, par leur honneur, par leur liberté et par leur vie, qu'ils sont forcez de confier en quelques occasions à éleuer l'homme fidelle au dessus de tout le monde. — CCLXIX.

254. — L'humilité n'est souvent qu'une feinte soumission que nous employons pour soumettre effectivement tout le monde; c'est un mouvement de l'orgueil, par lequel il s'abaisse devant les hommes pour s'élever sur eux; c'est un déguisement et son premier stratageme. Mais, quoy que ses changemens soient presque infinis et qu'il soit admirable sous toutes sortes de figures, il faut avoüer neantmoins qu'il n'est jamais si rare ny si extraordinaire que lors qu'il se cache sous la forme et sous l'habit de l'humilité : car alors on le voit les yeux baissez, dans une contenance modeste et reposée; toutes ses paroles sont douces et respectueuses, pleines d'estime pour les autres et de dédain pour luy mesme. Si on l'en veut croire, il est indigne de tous les honneurs, il n'est capable d'aucun employ, il ne reçoit les charges où on l'éleve que comme un effet de la bonté des hommes et de la faveur aveugle de la fortune. C'est l'orgueil qui joüe tous ces personnages que l'on prend pour l'humilité. — CCLXXVII.

255. — Tous les sentimens ont chacun un ton de voix, un

geste et des mines qui leur sont propres; ce raport, bon ou mauvais, fait les bons ou les mauvais Commediens, et c'est ce qui fait aussi que les personnes plaisent ou déplaisent. — CCLXXVIII.

256. — Dans toutes les Professions et dans tous les Arts, chacun se fait une mine et un exterieur qu'il met en la place de la chose dont il veut avoir le merite; de sorte que tout le monde n'est composé que de mines, et c'est inutillement que nous travaillons à y trouver rien de réel. — CCLXXIX.

268. — Nous recusons tous les jours des Juges pour les plus petits interests, et nous faisons dépendre nostre gloire et nostre reputation, qui sont les plus grands biens du monde, du jugement des hommes, qui nous sont tous contraires, ou par leur jalousie, ou par leur malignité, ou par leur preocupation, ou par leur sottise; et c'est pour obtenir d'eux un arrest en nostre faveur que nous exposons nostre repos et nostre vie en cent manieres, et que nous la condamnons à une infinité de soucis, de peines et de travaux. — CCLXXXXII.

293. — La moderation, dans la plus part des hommes, n'a garde de combattre et de soûmettre l'ambition, puis qu'elles ne se peuvent trouver ensemble, la moderation n'estant d'ordinaire qu'une paresse, une langueur et un manque de courage; de maniere qu'on peut justement dire à leur égard que la moderation est une bassesse de l'ame, comme l'ambition en est l'élevation. — XVII.

297. — Nous ne nous apercevons que des emportemens et des mouvemens extraordinaires de nos humeurs et de nostre temperament, comme de la violence de la colere; mais personne quasi ne s'aperçoit que ces humeurs ont un cours ordinaire et reglé, qui meut et

tourne doucement et imperceptiblement nostre volonté à des actions diferentes ; elles roulent ensemble, s'il faut ainsi dire, et exercent successivement un empire secret en nous mesme; de sorte qu'elles ont une part considerable en toutes nos actions, sans que nous le puissions reconnoistre. — XLVIII.

344 et 346. — Chaque talent dans les hommes, de mesme que chaque arbre, a ses proprietez et ses effets qui luy sont tous particuliers. — CXXXVIII.

381. — *Il convient de rapprocher de cette pensée la suivante, que nous avons oublié de relever dans la liste de celles qui, figurant dans l'édition de* 1665, *ont disparu ensuite :*

Quand nous sommes las d'aimer, nous sommes bien aises que l'on devienne infidelle, pour nous dégager de nostre fidelité. — LXXXXVI.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES.

	Pages.
Le Duc de La Rochefoucauld, par Louis Lacour.	P. III à XXXIII
Réflexions ou Sentences et Maximes morales. 5e édition, 1678.	P. 1 à 166
Extraits des éditions publiées du vivant de l'auteur :	
Extraits de la 1re édition, 1665.	P. 169 à 204
— de la 2e édition, 1666.	P. 205
— de la 4e édition, 1675.	P. 206
Extraits de l'édition posthume de 1693.	P. 207 à 211
Variantes principales tirées des deux premières éditions.	P. 213 à 222

Achevé le 15 *avril* 1868

PAR D. JOUAUST, IMPRIMEUR

Rue Saint-Honoré, 338

A PARIS.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

AUX CLASSIQUES FRANÇAIS DE MM. LOUIS LACOUR ET D. JOUAUST

(Cette liste n'est pas complète, plusieurs personnes ayant témoigné le désir que leur nom n'y fût pas porté.)

S. EXC. M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

MM.
Allaire.
Allouard, *libr.*
Arnauldet.
Aubry, *libr.*
Bachelin-Deflorenne, *lib.*
Barbier.
Baugnies (Eugène).
Baur, *libr.*
Bazin.
Beauvais, *libr*
Beghin, *libr. à Lille.*
Bercher.
Blanchard.
Blanchon (Ch.).
Borderie (Arthur de la).
Bordes.
Bougard (Dr E.).
Bouland.
Bourselet, *libr.*
Boyer.
Breugnon.
Brissard-Binet, *libr. à Reims.*
Brunet (Gustave).
Brunet-Debaines(Henri).
Cart.

MM.
Chabrié (Alban).
Chasles, *libr.*
Chaze.
Chéron (Paul).
Cherrier (Henri).
Chevalier, *libr. à Saint-Étienne.*
Clouzot, *libr. à Niort.*
Collet (Émile).
Coulet, *libr. à Montpellier.*
Courtois (Alfred de).
Cousin (Jules).
Daffis, *libr.*
Dailly.
Dauphinot (Adolphe).
Debatz (Alfred).
Decaux (Georges).
Deculan.
Degrigny (Léon).
Delion, *libr.*
Delore (E. E.).
Desbois.
Deschamps.
Détaille, *libr.*
Dethomas (A.).

MM.
Diancourt (Victor).
Doria jeune.
Dreux (Maurice-Julien).
Ducamp (Paul).
Dulong de Rosnay (Vicomte E.).
Favier.
Fillon (Benjamin).
Fletcher (William-Frédéric-Hamilton).
Fontaine, *libr.*
Foray (Aimé).
Fouqué (A.).
Frion (O.).
Garnier frères, *libr.*
Gaujal (De).
Gellibert des Seguins.
Gilbert.
Giraudeau (Léon).
Giret, *libr. à Reims.*
Gobert, *libr.*
Grondart (Ch.).
Gruel-Engelmann.
Guérillon (A.).
Guerrier (Eugène-Raphaël).

MM.
Guyotin (Louis).
Hadengue.
Hortz.
Halphen (Eugène).
Hamel (E.).
Kersaint-Gilly (De).
Labourier.
Lacanal.
Lacour (H. S.).
Lallouette (Charles).
Laloy (Dr).
Lamarle.
Lamothe (Léon de).
Lanctin, *libr. à Rouen.*
Lantelme.
Lavallé.
Le Beau (Camille).
Lebrun (Alfred).
Le Blondel, *lib. à Meaux.*
Le Brument, *lib. à Rouen.*
Lecuir.
Legras, *libr.*
Lehideux.
Lemoine-Canart, *libr.*
Lesouëf.
Lieppmansohn, *libr.*
Lormier (Ch.).
Lorrain.
Lurtier (De).
Maillet, *libr.*
Maisonville, *libr. à Grenoble.*
Malé, *libr.*

MM.
Mallez.
Manchon.
Marescot (De).
Maurey (Saint-Y.).
Marchand (Léon).
Marnicouche (E.).
Masséna, duc de Rivoli.
Massif, *libr. à Caen.*
Mathevon (O.).
Melhe (Ch.).
Métairie (Ad.).
Miard, *libr.*
Millot (Alb.).
Minoret
Mirmont (L. de).
Monjean.
Montaiglon (De).
Monteil (Edgar).
Morpain.
Noelly.
Oliveira (D') - Vesseyre (L. A.).
Olivier, *libr. à Bruxelles.*
Pagès.
Pelay (Édouard).
Périer (J.).
Petit (Paul).
Picard (A.), *libr.*
Picard (Al.).
Pimont.
Pincebourde, *libr.*
Plicot.

MM.
Pommier (A.).
Poullenc.
Poupart (Le baron).
Radziwill (Princesse Antoine).
Ravanat, *lib. à Grenoble.*
Ravenel.
Read.
Reitzel, *libr. à Copenhague.*
Richert (Dr E.).
Ristelhuber (P.).
Rivière (L.).
Rogat (A.).
Rosset (Ernest).
Rouart.
Rouquette, *libr.*
Ruble (De).
Ruggieri.
Saint-Jorre, *libr.*
Salomon.
Schweighæuser.
Sieurin.
Thiis.
Thiers.
Thirion (Albert).
Tourneux (Maurice).
Toussaint.
Tross, *libr.*
Verdier, *libr. à Rennes.*
Vermond (Auguste).
Wallon.
Wolff.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

ACADÉMIE DES BIBLIOPHILES

Société libre

POUR LA PUBLICATION A PETIT NOMBRE DE LIVRES RARES OU CURIEUX.

Membres du Conseil pendant l'année 1867-1868.

MM. Paul CHÉRON. — H. COCHERIS. — Jules COUSIN. — Pierre JANNET. — Louis LACOUR. — Lorédan LARCHEY. — Anatole de MONTAIGLON. — Charles READ. — Le baron O. DE WATTEVILLE.

Collection de la Compagnie.

1. DE LA BIBLIOMANIE, par Bollioud-Mermet. In-16. . . . . 5 »
2. LETTRES A CÉSAR, par Salluste. In-32. . . . . 2 »
3. LA SEIZIESME JOYE DE MARIAGE. In-16. . . . . 2 »
4. LE TESTAMENT POLITIQUE DU DUC CHARLES DE LORRAINE. Publication d'Anatole de Montaiglon. In-18. . . . . 3 50
5. LES BAISERS DE JEAN SECOND. In-32. . . . . 2 »
6. LA SEMONCE DES COQUUS DE PARIS EN MAY 1535. Publication d'Anatole de Montaiglon. In-18. . . . . 2 »
7. LES NOMS DES CURIEUX DE PARIS. In-18. . . . . 1 50
8. LES DEUX TESTAMENTS DE VILLON. In-8° tellière. . . . 7 »
9. LES CHAPEAUX DE CASTOR. In-18. . . . . 1 »
10. LE CONGRÈS DES FEMMES, par Érasme. In-32. . . . . 1 »
11. LA FILLE ENNEMIE DU MARIAGE ET REPENTANTE, par Érasme. In-32. . . . . 2 »
12. TRAITÉ DE SAINT BERNARD. — DE L'AMOUR DE DIEU. Publication de P. Jannet. In-8° tellière. . . . . 5 »

13. Regnier. Édition de Louis Lacour, impression par Jouaust. In-8. 20 »

14. Le Mariage, par Érasme. Traduction V. Develay. In-32. . . 2 »

15. Le Comte de Clermont, sa cour et ses maîtresses, publié par Jules Cousin. 2 vol. in-18. . . . . 10 »

16. La Sorbonne et les Gazetiers, par Jules Janin. In-32 . . . 2 »

17. L'Empirique, publié par Louis Lacour. In-18 . . . . . 2 »

18. La Princesse de Guéménée et le Duc de Choiseul. In-18. 2 »

19. Les Précieuses ridicules, de Molière. Reproduction textuelle de la première édition, par Louis Lacour. In-18. . . . 5 »

20. Les Rabelais de Huet. In-16. . . . . 3 »

21. Description naïve et sensible de Sainte-Cécile d'Alby, nouvelle édition publiée par M. d'Auriac. In-16. . . . . 5 »

22. Apocoloquintose, facétie sur la mort de l'empereur Claude, par Sénèque, traduction nouvelle par M. Victor Develay. In-32. 2 »

23. Aline, par Boufflers. Édition Develay. In-32. . . . . 2 »

24. Projet pour multiplier les colléges des filles, par l'abbé de Saint-Pierre. Édition Develay. In-32. . . . . 1 »

25. Le jeune Homme et la Fille de joie, par Érasme. In-32. . 1 »

26. Le Comte de Clermont et sa Cour, par M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. In-18. . . . . 3 »

27. Le Grand Écuyer et la Grande Écurie, par Édouard de Barthelemy. In-18. . . . . 6 »

28. Les Bains de Bade au xve siècle, par Ant. Meray. In-16. . . 3 »

29. Éloge de Gresset, par Robespierre, publié par D. Jouaust. In-8. 5 »

On peut se procurer gratuitement les Statuts à la librairie de la Compagnie, rue de la Bourse, 10, *à Paris.*

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

337 4 841

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

APR 22 1971

JUL 07 1987

JUL 07 1987

JUL 21 1987

AUG 04 1987

AUG 04 1987

a39003 002650785b

xlmes

CE PQ 1815
.A7 1868
C00 LA ROCHEFOUC REFLEXIONS
ACC# 1388763